

La maison de Cavelier de La Salle, à Lachine



(Photo C. N. R.)



Robert Cavelier de La Salle.

Robert Cavelier, sieur de La Salle, fondateur de Lachine, seigneur du fort de Frontenac, découvreur des bouches du Mississippi, naquit à Rouen le 22 novembre 1643. Il appartenait à une famille de marchands aisés. Après avoir terminé ses études classiques au collège des Jésuites de Rouen, Robert sollicita son admission et entra à leur noviciat de Paris, le 5 octobre 1658; il prononça ses premiers vœux le 10 octobre 1660. Il enseigna à La Flèche, à Alençon, à Tours et à Blois. En 1667, ne se sentant pas la vocation pour entrer dans les ordres, il rentra dans la vie séculière.

Robert, grand de taille, fier et indépendant, initié aux Relations des Jésuites, se décida aussitôt à rejoindre son frère Jean, Sulpicien, missionnaire à Ville-Marie. L'été de 1667, il est rendu à Québec, et bientôt à Ville-Marie. Il se fait concéder un domaine qu'il appelle LACHINE, parce qu'il rêvait de la découverte du fameux passage par l'ouest vers l'Asie.

En 1668, il se met à parcourir rivières, lacs et forêts. A la fin de juin 1669, M. de La Salle part avec deux Sulpiciens, MM. Dollier de Caron et René de Bréhan de Gallinée, pour une première expédition vers les régions de l'Ohio. Il "avait l'espérance du castor, mais surtout celle de trouver le passage à la "Mer vermeille", où il croyait que l'Ohio tombait, pour ne pas laisser à un autre l'honneur de trouver le chemin de la Mer-du-Sud et par elle celui de la Chine". Il ne va pas plus loin que la rive nord du lac Erié, la maladie lui ayant ôté l'envie de continuer. En 1673, M. de La Salle mène la vie de coureur de bois.

La même année, le gouverneur Frontenac le charge de la construction du fort Cataracoui (ou Frontenac), dont il devint propriétaire.

En 1674, Robert Cavelier de La Salle passe en France, dont il revint l'année suivante. Il séjourna au fort Frontenac jusqu'en 1677, alors qu'il fit un second voyage en France, pour s'assurer l'appui royal en vue d'explorations nou-

velles. Il revint en Nouvelle-France en 1678. C'est alors qu'il fit construire, en amont de la cataracte de Niagara un bâtiment de 45 tonneaux, le GRIFFON, qui fut incendié, l'année suivante, par les sauvages.

En 1679, M. de la Salle entreprend son premier voyage au pays des Illinois. Après bien des aventures, il atteint le Mississippi en février 1682. Il descendit le grand fleuve et, le 6 avril, il aperçut la mer. Il prend le chenal de droite et, le 9 avril, il atteint les rives du golfe du Mexique. Selon le récit de Nicolas de La Salle, écrivain de la marine, qui accompagnait Robert Cavelier de La Salle, l'on équarrit un arbre en forme de poteau qu'on plante, orné des armes du roi en cuivre de chaudière; et l'on arbora aussi une croix au pied de laquelle on enterra une plaque de plomb avec l'inscription : "Au nom de Louis XIV, roi de France et de Navarre, le 9 avril 1682." L'on chanta le "Vexilla Regis", puis le "Te Deum", suivis de trois décharges de fusils.

Après un autre voyage en France, en 1682, Cavelier de La Salle entreprit une troisième expédition qui fut moins heureuse. Il se rendit au Golfe du Mexique par mer. Il finit par être assassiné, le 20 mai 1687, par un membre de son expédition.

Cavelier de La Salle fut un de nos explorateurs les plus hardis et qui ont fait le plus pour agrandir le domaine de la religion chrétienne et du nom français. Son ami Jodel le peignit en peu de mots : "Il avait de l'esprit et du talent pour faire réussir

• Lire la suite en page 14

Costumes des rois et des reines

L'histoire des rois de la première race (en France), stérile et pauvre en écrivains, l'est encore bien plus en monuments contemporains qui puissent en expliquer les moeurs et les costumes. A défaut de ces monuments, on est généralement obligé d'emprunter à des temps postérieurs les figures de personnages qu'il serait impossible de reproduire avec le caractère et la physiognomie de leur siècle.

Grégoire de Tours, qui parle à peine des prédécesseurs de Childéric, nous apprend que ce roi, ayant été chassé de son pays par les Francs, vint se réfugier auprès du roi de Thuringe. Durant son absence, les Francs obéirent à Egidius, général de l'Empire; mais à la mort d'Egidius, en 464, les Francs rappelèrent leur roi Childéric.

Tels étaient à peu près les seuls documents historiques relatifs au règne de Childéric, lorsque, le 27 mai 1653, on découvrit à Tournay un tombeau qui ne laissait plus d'incertitude sur l'existence de ce prince. Dans ce tombeau, on trouva une bague, une tête de boeuf creusée de haut en bas, une épée, un stylo à écrire, de petites figures qu'on a prises pour des abeilles, une boucle et deux médailles ovales représentant, l'une un scarabée, et l'autre une grenouille. Ce qui servit à dissiper tous les doutes sur le nom et la qualité de celui à qui ces objets divers avaient appartenu, fut la bague portant une tête en creux avec l'inscription *Childerici regis*. Cette bague, de la forme de celles qu'on a appelées *annuli sigillatorii*, ou anneaux à sceller, représente Childéric la tête nue; de longs cheveux flottent sur ses épaules à la manière des anciens rois francs, et il tient à la main une pique ou haste, autre signe de la royauté.

Ces précieuses antiquités avaient été données par l'empereur Léopold à l'électeur de Mayence, qui, en 1664, les offrit à Louis XIV, auquel il avait des obligations. On les voit encore à la Bibliothèque royale, où le roi ordonna qu'elles fussent déposées.

C'est surtout sous le rapport historique que le tombeau de Childéric peut être considéré comme un des monuments les plus remarquables qu'on ait découverts depuis le dix-septième siècle. Toutefois il n'offre pas d'indications suffisantes sur le costume des premiers temps de la monarchie. Ces indications ne se trouvent que sur les statues des rois placées, soit sur le portail, soit dans l'intérieur de quelques églises.

Il résulte des recherches faites à ce sujet, que les rois de la première race avaient emprunté des Romains les diverses parties de leur costume; aussi les voit-on presque toujours revêtus de la tunique, de la toge et de la chlamyde. La chlamyde, vêtement que les Romains portaient ordinairement à la campagne, ne différait de la toge que parce qu'elle était plus courte; elle s'attachait sur l'épaule droite par une boucle qui joignait les deux côtés, de telle sorte que le bras droit se trouvait libre, tandis que la gauche était cachée et ne pouvait agir qu'autant qu'on relevait une partie de ce vêtement. A l'exemple des nations germaniques, les rois portaient aussi une espèce de *pallum*, manteau ouvert par devant, et qui ressemblait encore au manteau des anciens Grecs.

A Rome, la tunique était l'habit qu'on portait par-dessous; mais elle est assez courte et ne recouvrait les bras que jusqu'au coude, tandis que les tuniques des premiers rois de France étaient fort longues et descendaient jusqu'à terre. Des ceintures à bouts pendants servaient à resserrer la tunique; celles des reines de la première et même de la seconde race étaient enrichies de pierres.

Quant à la chaussure, elle était fort simple. Chlovis seul, parmi les anciens rois, est représenté ayant le pied presque entièrement découvert; cette infraction à l'usage établi avait été occasionnée par une circonstance particulière de la vie de ce prince.

Chlovis, dit Grégoire de Tours, ayant

reçu de l'empereur Anastase les codiciles du consulat, se revêtit de la pourpre, prit la chlamyde, plaça le diadème sur sa tête, jeta de l'or et de l'argent au peuple, et depuis ce temps fut appelé consul et auguste. Il y a apparence qu'il prit encore d'autres ornements de la dignité consulaire, et que c'est à compter de cette inauguration qu'il porta la chaussure échancrée, à l'exemple des empereurs d'Orient. C'est ainsi qu'on le voyait représenté à l'entrée de l'église de Saint-Germain-des-Prés, ainsi qu'au portail de Notre-Dame de Corbeil. La tête de cette dernière statue était entourée d'un nimbe ou cercle lumineux, image du soleil dans sa plus haute exaltation.

Le nimbe, ce signe symbolique dont parle les historiens et les poètes de l'antiquité, était autrefois placé autour de la tête des dieux et des empereurs. Dans les premiers temps du christianisme, on le reproduisait sur les images qui représentaient Dieu, les anges et les saints. C'est là sans doute, non moins que l'exemple des empe-

soient aussi curieux que les statues qu'on remarquait dans le porche de la vieille tour qui sert d'entrée principale à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Il y en avait huit, quatre de chaque côté.

Des quatre statues élevées du côté latéral gauche (et que nous reproduisons ci-contre), la première en commençant par la droite est celle de l'évêque saint Remy, foulant aux pieds un monstre, emblème de l'idolâtrie, sans doute parce qu'il avait contribué à la conversion de Chlovis. L'image de ce prince vient après; elle est remarquable par la forme des vêtements et la richesse des ornements; la troisième représente la reine Chlotilde; enfin la quatrième est celle de Chlodomir.

La robe de Chlovis descend jusqu'à terre; son ample et long manteau ou chasuble antique n'a qu'une ouverture par où passe la tête; entre sa robe et son manteau pend une large bande d'étoffe; son sceptre est terminé par un aigle, comme le bâton consulaire.

Chlotilde est revêtue d'une robe juste

singularité remarquable, que Chlotilde II a été représenté portant son manteau attaché à l'épaule gauche, bien que l'usage fût alors de laisser toujours le bras droit libre et découvert.

Dagobert, fils de Chlotilde II, fut nommé roi d'Austrasie en 622. Six ans après, il réunit la Neustrie et la Bourgogne à l'Austrasie, et devint maître des trois royaumes, en s'emparant de la succession de son père au détriment de Charibert son frère, qu'il réduisit à la possession d'une partie de l'Aquitaine. Dagobert se livra à de grands désordres, et dépouilla presque toutes les églises de son royaume pour enrichir l'abbaye de Saint-Denis, qu'il avait fondée, et où il mourut en 638.

Parmi les différentes statues de ce roi qui ont décoré l'église Sainte-Denis, la plus ancienne et la plus digne d'attention est sans contredit celle que nous représentons. Placée sur la façade de l'édifice, lors des constructions ordonnées par l'abbé Fulrad, elle fut conservée par l'abbé Suger, est survenue ainsi à tous les changements qu'un accroissement de richesses, produit par la munificence des rois, fit subir aux bâtiments de la célèbre abbaye. Montfaucon pense que cette statue a été faite à la mort de Dagobert, ou même de son vivant. Ce roi est représenté assis, revêtu de deux tuniques d'inégale longueur, dont la première, plus courte que l'autre, est serrée sur la poitrine et monte jusqu'au cou. Une grande chlamyde, attachée sur l'épaule droite, recouvre en entier le bras gauche. La couronne, de forme annulaire, est peu chargée d'ornements.

C'est après la mort de Dagobert que les maires du palais parvinrent à la toute-puissance, et que, laissant à des princes dégénérés le nom et presque tous les dangers de la royauté, ils usurpèrent les honneurs et les avantages. Alors commencèrent ces débats sanglants et désordonnés qui agiteront si violemment le dernier siècle de la race mérovingienne, sous le règne de ces rois fainéants, que le poète a flétris avec raison:

Fantômes élevés sur un trône avili.
Ils passent comme une ombre et tombent dans l'oubli.

Nous avons cru devoir reproduire les tombes de Morard et d'Ingon, tous deux anciens abbés de Saint-Germain-des-Prés, parce que quelques savants du dix-huitième siècle ont supposé que le premier était celui de Charibert, roi de Paris en 562. Montfaucon, dans les *Monuments de la monarchie française*, rapporte qu'en 1704, tandis qu'on jetait les fondements du grand autel de l'église de Saint-Germain-des-Prés, on trouva, à six ou sept pieds sous terre, plusieurs cercueils de pierre, dont l'un, plus grand et plus orné que les autres, avait un couvercle fait en dos d'âne et taillé en écaille. Montfaucon pensa que ce tombeau pouvait être celui de Charibert, et insista même pour qu'on en fit l'ouverture; mais un des supérieurs de l'abbaye ne voulut point y consentir, et le tombeau fut recouvert de terre comme auparavant. Toutefois ces indications ne restent point inutiles, et, le 6 prairial an VII (25 mai 1799), plusieurs érudits distingués furent chargés par le gouvernement de faire des fouilles aux endroits désignés par Montfaucon. Nous empruntons à M. Alexandre Lenoir, l'un des membres nommés pour diriger les travaux, les détails suivants sur le résultat de ces fouilles.

Tombeau de Morard

Le couvercle de ce tombeau ayant été levé, on trouva un squelette vêtus: les pieds étaient dirigés vers l'orient. Les draperies dont il était couvert formaient deux vêtements: le premier, assez bien conservé, était un long manteau ample et descendant jusqu'au bout des pieds. L'étoffe était satin d'un tissu très fort et à très grands dessins; sa couleur, quoique passée, paraissait avoir été d'un rouge foncé. Le second vêtement était une longue tunique de laine, sur laquelle on avait gaufré des ornements. Des espèces de pantoufles, d'un cuir noir très bien tanné, lui servaient de chaussures. Ces pantoufles



● Statues du porche de Saint-Germain-des-Prés, côté gauche. Chlodomir, Chlotilde, Chlovis et l'évêque saint Remy.

● Statue d'un roi mérovingien, dans le cloître de Saint-Denis.

reurs romains, ce qui porta les anciens rois de France à mettre cet ornement sur leurs portraits et sur leurs statues. Cet usage s'éteignit avant la fin de la première race, et on ne retrouve plus le nimbe que dans les images et statues de rois qui ont été regardés comme saints et béatifiés.

A l'exemple de leurs princes, plus d'une fois les Francs dépouillèrent la saie guerrière et le ceinturon de cuir pour revêtir la toge des dignités romaines; plus d'une fois leur blonde chevelure se para du manteau impérial; l'or des chevaliers, la pourpre des sénateurs et des patrices, les couronnes triomphales, les faisceaux, tout ce que l'empire romain créa pour sa gloire concourut à celle de nos ancêtres.

Au portail de la même église de Notre-Dame de Corbeil, on remarquait aussi la statue de Chlotilde, femme de Chlovis. La tête de cette reine, entourée d'un nimbe, était surmontée d'une couronne de forme annulaire; sa ceinture était ornée de pierres, et ses cheveux, descendant en longues tresses jusqu'au dessous du genou, semblaient prouver que, comme les rois de la première race, les reines avaient grand soin de leur chevelure, qui, pour elles également, était un ornement et un signe de royauté.

Parmi les anciens monuments de la monarchie française, il en est peu qui

au corps et large par le bas, avec deux ceintures, l'une serrée sous le sein, l'autre lâche, placée plus bas, et dont les bouts se terminent à mi-jambe par trois cordons. Son manteau, peu ample, descend au-dessus de genou par devant, et jusqu'à terre par derrière. Sur le haut de sa poitrine est un grand bijou. Sa longue chevelure, attachée par intervalles, descend de part et d'autre, et laisse les oreilles découvertes. Sa couronne est décorée d'enroulements dont la disposition a quelque rapport avec la fleur-de-lis.

Les quatre statues du côté opposé du portail de Saint-Germain-des-Prés représentaient Thierry, Childébert, Ultrogathe et Chlotaire.

Aux monuments de la première race dont nous avons déjà parlé (Saint-Germain-des-Prés et Notre-Dame de Corbeil), il faut joindre encore les figures du portail de Saint-Germain l'Auxerrois, ainsi que celles qui ornent le troisième portail de Notre-Dame de Paris, du côté de l'Archevêché, et qui étaient disposées en deux bandes, à peu près comme celles de Saint-Germain-des-Prés.

Les costumes des rois et des reines de la première race se rapprochent, en général, de ceux de Chlovis et de Chlotilde, et n'en diffèrent que dans quelques détails.

Nous devons signaler, comme une

(1) — Quatrième article. — Voyez les numéros du 14 et du 28 février et du 28 mars 1943.

de la première race, en France

ou souliers, sans oreilles et sans boucles, n'avaient qu'une couture placée à l'extérieur du pied.

À côté droit du cadavre, on a trouvé une canne de bois que l'on croit être de coudrier, d'environ six pieds de longueur, surmontée d'une petite traverse d'ivoire formant béquille, ouvrage à jour, et dont la sculpture peut remonter au huitième ou neuvième siècle. Cette traverse était fixée par une base de cuivre du même travail.

La disposition de ce corps, l'espèce d'étoffe dont il était revêtu, et principalement la longue canne trouvée près de lui, tout semble caractériser un abbé, et autorise à penser que le cadavre renfermé dans ce tombeau était celui, non pas de Charibert, mais bien de l'abbé Morard, abbé de Saint-Germain-des-Prés en 990.

Tombeau d'Ingon.

En continuant les fouilles, on découvrit un autre sarcophage en pierre de Saint-Leu, fermé seulement d'une pierre plate et carrée. Lors de l'ouverture, on trouva un squelette vêtu qui avait d'abord été déposé dans un cercueil de bois. La crosse, composée d'enroulements et de feuilles de vigne, était aussi de bois; elle se trouvait posée à droite du cadavre, comme s'il eût pu s'en servir. Les ossements intacts étaient couverts d'un grand vêtement de taffetas violet foncé, ressemblant assez à l'habit des religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

Les pièces qui formaient l'ensemble de ce vêtement avaient été assemblées, non par de simples coutures ou par des sujets suivant l'usage actuel, mais au moyen d'un galon de soie verte et étoilé d'une broderie d'or, qui servait à lier les lisières entre elles. Cette espèce de tunique longue et très ample par une grande bande d'étoffe à grands dessins, relevés en dorure sur le fond. La mitre, de soie blanche, ressemblait parfaitement à la moire. La tête était posée sur un coussin qui avait conservé sa forme, quoique entièrement détruit. Les gants étaient bien conservés, et d'un tissu de soie à jour, fait à l'aiguille autour d'une base cylindrique. La bague qu'Ingon portait au doigt n'offrait rien de curieux ni par la matière ni par la forme; elle était d'un métal composé de cuivre et d'argent mélangés. Le chaton, en forme de croissant, renfermait une turquoise décolorée. La chaussure, parfaitement semblable à celle de nos guêtres, était d'une étoffe de soie, de violet foncé, ornée de dessins très variés, représentant des polygones ou écus dans le champ desquels sont tracés des lévriers et des oiseaux en or. Les guêtres étaient serrées en haut et en bas d'une coulisse retenue par un petit cordonnet de soie de la même couleur.

La place qu'occupait le tombeau et les étoffes qui couvraient le squelette ont fait reconnaître en lui Ingon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, parent, selon l'histoire, de Robert-le-Pieux, roi de France. Cet abbé succéda à Morard, et mourut en 1025.

La même abbaye de Saint-Germain-des-Prés a reçu les restes des rois de la première race. Des travaux exécutés en 1656 firent découvrir plusieurs tombes, parmi lesquelles on remarquait celle de Chilpéric Ier, de Frédégonde et de Childéric II.

Couronne.

Les couronnes des rois et des reines de la première race offrent une grande variété de formes. Plusieurs ressemblent à des bonnets et sont terminées par des espèces de diadèmes; d'autres ont des trèfles, ornement qui se trouve, bien antérieurement, aux couronnes des empereurs et impératrices de l'empire d'Orient. Ce ne fut que sous Louis VII (1137-1180) que le trèfle, dont on forma la fleur-de-lis, fut un attribut particulier au blason de l'Etat et aux couronnes de nos rois. Jusqu'à cette époque, on n'en avait pas encore mis sur l'écu de France, et ce n'est guère qu'à dater de ce temps qu'on en parsema le manteau des rois et les meubles à leur usage. Les couron-

nes sont indifféremment ouvertes ou fermées, et quand elles sont ouvertes, les trois fleurons qui les surmontent s'élèvent toujours perpendiculairement, de manière à figurer une espèce de trépied renversé.

Sceptre.

Le sceptre a été de tout temps une marque de commandement. Le plus ancien des sceptres des rois de France était celui que tenait Chlovis au portail de l'abbé Saint-Germain-des-Prés; c'était un bâton surmonté d'un aigle. Au même portail, Chilbert avait son sceptre surmonté d'une touffe de feuilles semblable, par la forme, à une pomme de pin. Les sceptres, à terminaison variée, n'avaient point de longueur ni de forme bien déterminées.

L'historien Velly raconte que le sceptre de nos premiers rois était tantôt une simple palme, tantôt une verge d'or de la hauteur du prince, et courbée par le haut comme une crosse. On ne connaît pas de sceptre de cette dernière forme.

Le sceau de Dagobert tiré des archives de Saint-Maximin de Trèves, est remarquable par le sceptre que tient ce roi, et qui ressemble à une branche composée de plusieurs rameaux. Un autre sceptre non moins curieux est celui qui, sous le nom de sceptre de Dagobert, fut longtemps conservé au trésor de Saint-Denis; mais la partie supérieure seule peut être regardée comme un monument des premiers siècles de la monarchie française; elle représente un homme placé sur le dos d'un aigle qui vole, espèce d'apothéose dans le genre de celles qu'on voit sur les monuments romains, et dont le travail grossier semble se rapporter au goût de la première race.

Etendard royal.

Ce fut vers la fin du règne de Chlovis que les Français eurent pour principale enseigne la *chape de saint Martin de Tours*. On appelait ainsi, selon quelques chroniqueurs, un étendard ou voile de taffetas, sur lequel était peinte ou brodée l'image de ce saint, que l'on venait en grande cérémonie prendre sur son tombeau. On la promenait solennellement autour du camp avant d'aller combattre, et on le gardait respectueusement sous une tente. Selon d'autres, cette chape était un pavillon sous lequel on portait les reliques de ce saint, mort l'an 400. Les armées se croyaient invincibles sous ses auspices. Il n'est plus fait mention de cet étendard depuis la règne de Hugues Capet.

Chevelure.

La longue chevelure fut, sous la première race, la marque distinctive des rois et des grands; elle désigna les prin-



● La statue du roi Dagobert I, à l'église Saint-Denis.



● Ingon et Morard, abbés de Saint-Germain-des-Prés. — D'après Alexandre Lenoir, Musée des monuments français.

ces mérovingiens alternativement pour le trône comme candidats, et pour l'échafaud comme victimes. "Jamais, dit l'historien Agathias, on ne coupe les cheveux aux fils des rois des Francs. Dès leur première enfance, leur chevelure tombe d'une manière gracieuse sur leurs épaules; elle se partage sur le front et se range également sur la droite et sur la gauche; elle est pour eux l'objet d'un soin tout particulier". Ils le séparaient en effet par des rubans, la parsemaient de poudre d'or, l'ornaient d'or, de perles et de pierres.

Les historiens ont expliqué de diverses manières le surnom de *Chevelu* donné à Chlogion ou Chlodion, roi des Francs, qui succéda à Wahr-Mund ou Pharamond. Nicolas Gilles, dans sa chronique, prétend qu'il fut ainsi surnommé, parce qu'ayant conquis quelques parties de la Gaule, il permit aux habitants de ces contrées de laisser croître leurs cheveux, ce qui lui avait été défendu depuis les conquêtes du César. L'abbé Trithème dit, au contraire, que ce prince reçut ce surnom, parce qu'il fit couper les cheveux aux Gaulois pour les distinguer des Francs, qui les portaient très longs. Havyn suit un troisième avis, et pense que ce surnom lui vint de l'ordre donné aux Francs de porter de longs cheveux, afin qu'on ne pût les confondre avec les Romains qui les avaient fort courts. Enfin une quatrième opinion est celle qui attribue cette appellation aux privilèges qu'avaient seuls les membres des familles princières de laisser croître leur chevelure.

Selon toute apparence, ce fut sous Chlovis que les Francs abandonnèrent l'ancienne coutume de se raser le derrière de la tête, première révolution que la chevelure éprouva en France, et qui amena la mode des cheveux ronds. Le roi continuait à les porter très longs, et ses parents de même; la noblesse, à proportion de son rang et de sa naissance. Le peuple était plus ou moins rasé; l'homme serf l'était tout-à-fait; l'homme de poète, c'est-à-dire payant tribut, ne l'était point entièrement. Les cheveux étaient alors en si grande vénération qu'on jurait sur sa chevelure, comme on jure aujourd'hui sur son honneur. En saluant quelqu'un, rien n'était plus poli que de s'arracher un cheveu et de le lui présenter. Chlovis s'arracha un cheveu et le donna à saint Germer, pour lui marquer à quel point il l'honorait. Aussitôt chaque courtisan s'en arracha un et le présenta au vertueux évêque, qui retourna dans son diocèse enchanté des politesses de la cour.

Il n'aurait guère été possible au prélat de faire une pareille politesse aux courtisans. La tête du clergé, tant supérieur que subalterne, avait beaucoup de ressemblance avec celle des

capucins de nos jours; le sommet était rasé en rond; venait ensuite un cordon de cheveux fort courts; le surplus de la tête sans cheveux. C'était aussi l'usage, lorsqu'on embrassait la profession religieuse, d'abandonner en quelque sorte ses cheveux. Un moine, par ses vœux, se rendait serf de Dieu. Il était naturel qu'il lui fit le sacrifice de ce qui passait alors pour le symbole de la puissance et de la liberté.

L'auteur des *Essais sur Paris*, Sainte-Foix, parle d'une autre coutume de nos ancêtres relative à leur chevelure. Il raconte que, parmi les Francs, celui qui ne pouvait payer ses dettes allait à son créancier, lui présentait des ciseaux, et devenait son serf, en se coupant ou se laissant couper les cheveux.

Le respect pour les cheveux était alors si grand, qu'une loi de 630 prononçait une amende considérable contre quiconque est assez téméraire pour porter les ciseaux sur la tête d'un homme libre sans son consentement.

La coutume de dégrader les princes, en leur coupant les cheveux, s'accrédita parmi les descendants de Chlovis. Quand Charlemagne régnait, cette valeur donnée aux cheveux ne s'était pas encore effacée, et de les perdre, il y allait de l'infamie; car ce prince l'infligea à titre de peine pour des crimes qui avaient de la gravité.

Barbe.

Ce ne fut que vers le commencement du sixième siècle que les Français cessèrent de se raser entièrement le visage: ils conservèrent un petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton. Bientôt ce bouquet s'étendit le long des joues, et la barbe était déjà très ample, très commune en France au septième siècle. Les soins que les Français se donnaient pour cultiver leur barbe rendirent ce nouvel ornement très respectable. Arracher un poil à quelqu'un, lui tirer ses moustaches, furent autant de crimes qu'on s'efforça de prévenir. La même loi de 630 prononce également une amende contre quiconque osera couper la barbe d'un homme libre, sans son consentement. Cette amende est fixée à la moitié de la peine décernée contre celui qui coupait les cheveux. Les gens d'église étaient les seuls qui ne cultivaient pas la barbe. Nul n'était admis dans le clergé, à moins qu'il n'eût abjuré la nouvelle mode et fait le sacrifice du poil qui régnait autour de son menton. Aussi les peintres s'écartent-ils prodigieusement du costume, lorsqu'ils représentent les prélats, les prêtres, les moines des sixième, septième et huitième siècles avec des barbes vénérables. Cette prétendue marque du pouvoir et de la sainteté était absolument étrangère aux ecclésiastiques de ces temps reculés. Les laïcs, au contraire, poussaient le luxe et la coquetterie jusqu'à parer leurs barbes de perles, de paillettes d'or et d'argent; du moins, quelques statues de nos anciens rois avaient des barbes ainsi décorées.

La mode des barbes très courtes s'introduisit sous le règne des rois faibles. La jeunesse de la plupart de ces princes put influer sur cette révolution. Par la suite, les Français dégagèrent le bas des joues, et l'on vit renaître le petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton.

Charlemagne supprima cette réserve. Il y a même tout lieu de croire que ce monarque n'aimait pas les visages surchargés de poils. Il accorda aux Bénédictins Grimoald pour duc, qu'à condition que ce nouveau souverain obligerait les Lombards à se raser le visage.

..... □

LA BÊTE EST MOINS GRANDE

Un prêtre montait dans un tramway qui était un peu près plein.

— Place au corbeau ! fait quelqu'un qui voulait montrer son esprit.

— Oui, réplique le prêtre, ce sera comme dans l'arche de Noé: après avoir fait place à l'âne, il sera facile de faire place au corbeau : la bête est moins grande.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DES EUDISTES

Le troisième centenaire de la Congrégation de Jésus et de Marie, dite des Eudistes, attire l'attention sur un infatigable missionnaire, qui, au dix-septième siècle, évangélisa la France et surtout son pays, la Normandie, et qui fut appelé par M. Olier la **Merveille de son siècle**. Il nous révèle le fondateur, avec les Lazaristes et les Sulpiciens, des premiers séminaires de France. Un savant théologien d'une science toute consacrée au salut des âmes, le cardinal Vivès, a écrit, lors de la béatification de saint Jean Eudes (12 25 avril 1909, — il était vénérable depuis le 7 février 1874) : "Membre de la Sacrée Congrégation des Rites, j'ai du étudier la vie et les ouvrages du V. J. Eudes : je suis dans l'admiration. Il peut être rangé parmi les grandes lumières de l'Eglise; sa doctrine spirituelle est d'une profondeur, d'une suavité et d'une sûreté merveilleuse".

La canonisation du Père Eudes, le 31 mai 1925, a tiré de sa pénombre un des plus vaillants adversaires du Jansénisme et du Gallicanisme, un zélé réformateur du clergé après les guerres de religion, le fondateur d'une humble mais fervente congrégation dite des Eudistes, le créateur de l'ordre si répandu de Notre-Dame de Charité avec ses observations du Refuge et du Bon-Pasteur, l'instituteur de la Société des Enfants du Cœur de la Mère Admirable. Elle a rappelé surtout que dans le décret de béatification, Pie X qualifia le Père Eudes de Père, Docteur et Apôtre du culte liturgique des Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Vie de saint Jean Eudes

(1601-1680)

Nous empruntons les notes suivantes sur la vie de saint Jean-Eudes à une plaquette publiée à l'occasion du troisième centenaire des Eudistes elles sont de la plume du Rév. Père Eugène Lachance, C. J. M., du séminaire du St-Cœur de Marie, à Halifax.

Saint Jean Eudes est Normand. Il est né à Ri, le 14 novembre 1601. Isaac Eudes et Marie Corbin, ses parents, vinrent aux Tourailles, dans un saintaire de la Vierge Marie, remercier Dieu d'avoir donné à leur mariage la grande bénédiction de la fécondité. La maman donna à son enfant une solide et chrétienne éducation, et les leçons maternelles trouvèrent dans l'âme du petit Jean un écho fidèle.

Sa piété était remarquable; il allait souvent prier seul à l'Eglise. Les premiers rudiments de la science humaine lui furent enseignés par l'abbé Blanquette, puis à l'âge de 14 ans il entra au Collège des Jésuites à Caen (9 octobre 1615). Il se fit remarquer par sa piété exemplaire, fut admis dans la Congrégation de la Sainte Vierge, et, voulant

prendre cette bonne Mère comme protectrice, il passa un anneau au doigt de l'une de ses statues. Il devenait ainsi le "fiancé de Marie".

Ses études furent brillantes, en humanités et philosophie. Malgré les prévisions de sa famille, il avait décidé de se consacrer au Seigneur, et à l'âge de 19 ans il reçut la tonsure et les quatre ordres mineurs (19 septembre 1620). Inscrit à la faculté de théologie de Caen

dans le monde. Ce fut l'origine de cette admirable fondation de l'Ordre de Notre-Dame de Charité. Il en forma le dessein en 1635, réunit les premières enfants d'Institution en 1641, et le 2 janvier 1666, l'Institut fut approuvé par Alexandre VI. Ces maisons sont devenues des hôpitaux pour les âmes malades, des asiles de charité et de miséricorde. Indépendantes les unes des autres, ces

où il donnait des missions. Il est aussi le fondateur de la Société du Cœur de la Mère Admirable, appelée aussi Tiers-Ordre des Sacrés Cœurs, ou encore Tiers-Ordre eudiste.

"Quand Dieu, dit Bossuet, entre quelque part, il y entre avec sa croix, il porte avec lui toutes ses épines et il en fait part à tous ceux qu'il aime". (Panégyrique de saint Jean). Les saints sont les amis de Dieu, ils ont donc large part à sa croix. Saint Jean Eudes n'échappe pas à cette prédilection divine. Depuis 1674, sa vie n'a été qu'un long et douloureux calvaire. Des infirmités le faisaient douloureusement souffrir. Mais ce qui fut le plus pénible pour son âme sensible et surnaturellement délicate, ce furent les persécutions dont il fut l'objet de la part de ceux qui auraient normalement dû être ses coopérateurs dans la réalisation de ses desseins apostoliques. On contre-carra, en cour de Rome, les efforts qu'il fit pour obtenir l'approbation de sa Congrégation, on publia contre lui des libelles diffamatoires, on le chargea d'accusations ridicules et odieuses à la fois.

Dieu purifiait ainsi celui qui avait travaillé toute sa vie à le faire vivre et régner dans les âmes. Sa soumission à la divine volonté fut admirable, et il se vengea, comme les saints savent le faire, en priant pour ses persécuteurs.

Le 19 août 1680, il rendit à Dieu cette âme qui avait vécu dans l'intimité divine, et qui avait pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque.

La congrégation le Jésus et de Marie

(1643-1943)

Le Rév. Père Pinas, C. J. M., nous fournit les quelques notes suivantes sur la Congrégation des Eudistes. Ces notes furent écrites lors de la canonisation de saint Jean Eudes, en 1925.

Le Père Eudes ne pouvait seul poursuivre l'œuvre des Missions et des Séminaires, il lui fallait des collaborateurs. Muni de l'approbation de son évêque, Mgr d'Angennes, il réunit cinq collaborateurs le 25 mars 1643 et se rendit à pied avec eux à Notre-Dame de la Délivrance, à trois lieues de Caen. Ils nommèrent le Père Eudes leur Supérieur et, sans règles écrites, ils furent des modèles de ferveur et d'exactitude. Bientôt le Père Eudes entreprit de rédiger des règles qu'il divisa en deux parties : la première, dite Règle de Notre-Seigneur, renferme les devoirs, et la seconde, dite Règle de la Sainte Vierge, les vertus des enfants de la Congrégation. Ces Règles, toutes tirées des Livres saints, forment un des meilleurs abrégés de la vie chrétienne et ecclésiastique. Il rédigea aussi les statuts et constitutions qui tracent dans les plus petits détails la façon dont doivent être accomplies les Règles.

Lire la suite en page 7



SAINT JEAN EUDES

● Fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie, dite des Eudistes

il fit ses trois années de théologie. C'est le début de sa solide formation théologique; son travail personnel et les lumières de l'Esprit Saint, dans la méditation, viendront la perfectionner.

Jean Eudes, dégoûté par le spectacle du relâchement général qu'il avait constamment sous les yeux, décide d'entrer dans une communauté ecclésiastique, et effectivement le 25 mars 1623, il entra à l'Oratoire, qui venait d'ouvrir une maison à Caen; et le 20 décembre 1625, il était ordonné prêtre.

En 1627, avec la plus héroïque charité, il se dévoua au service des pestiférés d'Argentan, et, en 1631, il donna le même héroïque exemple en secourant les pestiférés de Caen. Ses supérieurs l'appliquèrent aux missions et ses succès furent extraordinaires.

Cet apostolat missionnaire fut, on peut le dire, la cause éloignée du grand changement qui va marquer un tournant dans sa vie. Il fonda la Congrégation de Jésus et Marie pour travailler à la formation du clergé; il avait constaté dans ses prédications que c'était là le grand besoin du temps.

Son apostolat missionnaire — saint Jean Eudes prêcha 112 missions de grande envergure — lui avait fait toucher du doigt la nécessité de maisons particulières pour mettre à l'abri la vertu des jeunes filles qui sont exposées

maisons forment l'Ordre de Notre-Dame de Charité du Refuge. La maison d'Angers a formé ce qu'on appelle le Généralat d'Angers qui s'est répandu à travers le monde d'une façon prodigieuse; c'est l'Ordre de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers. Et la géniale organisatrice de cette unification a été canonisée : sainte Marie-Euphrasie Pelletier.

Saint Jean Eudes fut suscité par Dieu pour instituer dans la Sainte Eglise le culte public des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Il consacra au Saint Cœur de Marie l'Ordre de Notre-Dame de Charité; il lui consacra aussi la Congrégation de Jésus et Marie. Il composa des prières spéciales en leur honneur, et le 8 février 1648, lors de la grande mission d'Autun, il fit célébrer la première fête spéciale en l'honneur de ce Cœur Très Pur. Ce qu'il fit pour le Cœur de Marie, il le fit aussi pour le Cœur de Jésus, et le 20 octobre 1672 les membres de ces Instituts religieux célébrèrent, pour la première fois, la fête du Sacré-Cœur, avec un office et une messe qu'il avait lui-même composés. Et c'est pourquoi Pie X l'a déclaré "Le Père, le Docteur et l'Apôtre de la dévotion aux Sacrés Cœurs".

Saint Jean Eudes est, de plus, le fondateur de la Confrérie des Sacrés Cœurs, qu'il établit, dès 1648, dans les paroisses



● Le Très Rév. Père François LERESCONTE, supérieur général des Eudistes.



● Le Très Rév. Père Albert D'AMOURS, provincial des Eudistes au Canada.

Copyright 1943, by Milton Caniff. All Rights Reserved.

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR

MILTON
CANIFF



Vous voyez Terry, ce Nippon ne pouvait juger à quel point notre avion d'entraînement était lent... Il est très important dans un combat d'évaluer exactement la vitesse de son adversaire.



Eh, Flip ne faites plus cela! Engager un combat avec l'ennemi dans un avion qui n'est pas armé!

Si ce n'est pas la reine des habitants du sous-sol! Comment allez-vous, Julia, ma vieille?



Ce bombardier japonais vous avait à sa merci comme une mouche dans une toile d'araignée... Comment vous en êtes-vous tiré?

Nous n'avons rien fait... C'est sa faute... Mais il est allé ennuyer ses ancêtres, et Terry—je veux dire le cadet Lee—à maintenant à son crédit quelques minutes de combat...



Vous ne lui avez pas donné l'ordre de sauter?

Oui, mais par suite d'un accident à notre téléphone juste au moment où le Japonais nous attaquait, le cadet Lee n'a pas compris!



Pendant ce temps.

Qu'avez-vous à me regarder, imbécile?

L'ami des Japonais n'en a plus pour longtemps!



Cette brute a raison... La tête de Rouge sera bientôt séparée de son corps!



Et cependant ce serait bien triste de rompre une association qui a donné jusqu'ici d'aussi bons résultats!...



Pour prévenir un accident aussi regrettable, Rouge a déjà réuni un certain nombre d'objets... Il ne reste plus qu'à trouver l'occasion favorable pour m'en servir...



Il faut que l'occasion de m'évader se présente...

Et ce ne sera pas la tête de Rouge qui tombera!



PLUS TARD

Lieutenant Tucker, l'armée chinoise demande une nurse pour prendre charge d'une unité sanitaire dans une région reconquise... Ce poste vous revient de droit... Acceptez-vous d'y aller?

Oui, monsieur.



Sergent, où ai-je donc placé cette commande au quartier-maître pour une paire d'ocillères devant être livrées au major Corkin?

Villeroy

Nous continuons aujourd'hui la publication de notes sur les paroisses qui ont été fondées ou aidées par la Société de colonisation du diocèse de Québec, qui se prépare à célébrer le dixième anniversaire de sa fondation. La semaine dernière, nous vous avons parlé de VAL-ALAIN, comté de Lotbinière. Nous resterons aujourd'hui dans la même région, et nous vous dirons quelques mots de VILLEROY.

Jusqu'en juillet 1903, Villeroy se nommait Kingsbury. Saint-Philéas-de-Villeroy rappelle la mémoire des deux fondateurs de la paroisse : M. Edouard-F. Roy, premier chef de gare, et Mgr Philéas Fillion, qui fut desservant de la mission de 1902 à 1928.



● Mgr Philéas FILLION, ancien recteur de l'Université Laval, desservant de VILLEROY de 1902 à 1928.

L'érection civile de Villeroy date du 4 octobre 1924. L'érection canonique de la paroisse eut lieu en novembre de la même année. L'élection des marguilliers se fit le 21 décembre. La municipalité scolaire fut érigée le 27 avril 1925.

L'église actuelle, dont la construction fut commencée le 14 août 1926, fut solennellement bénite le 14 août 1927, en même temps qu'un carillon de trois cloches, par Son Exc. Mgr Omer Plante. La première messe y avait été chantée le 27 octobre de l'année précédente. Le

1er novembre 1927, M. l'abbé Fillion bénissait le cimetière. La première inhumation y avait été faite le 12 février précédent.

M. l'abbé Fillion a bâti, à Villeroy, une église, une chapelle-école et une deuxième église. La première église fut incendiée en 1921; la chapelle-école le fut en 1932. Depuis 1926, cette chapelle ne servait que d'école.

Le 29 septembre 1928, M. l'abbé Thomas Richard, premier curé résident, prenait possession de son poste. Le 26 juillet 1932, il était remplacé par M. l'abbé Albert Bourque.

En 1924, il y avait 30 familles à Villeroy, avec un total de 204 personnes. Aujourd'hui, la population est de 147 familles sur les lots, en bon lieu de vivre. Il reste encore des lots qui attendent les familles qui voudraient s'y établir. Ce sont des lots vacants ou qui ont été abandonnés par des colons attirés par les usines de guerre.

Il y a une beurrerie qui marche à plein rendement, neuf mois par année; depuis trois ans, la production de la beurrerie a doublé chaque année.

Le premier colon arriva à Villeroy en 1901. Il y a aujourd'hui 159 familles, dont 147 sur des lots, avec une population totale de 790. Le nombre des communicants est de 599.

Il y a cinq écoles avec un nombre d'élèves de 142. La fréquentation scolaire est bonne. Tous les paroissiens de Villeroy comprennent le devoir de l'instruction et de l'éducation, et font tous les sacrifices nécessaires pour faire instruire et éduquer leurs enfants.

Disons ici que, depuis l'ouverture des registres, il y a eu 577 baptêmes. Le curé actuel est M. l'abbé Paul Gariépy.

Voici maintenant quelques chiffres : Villeroy compte trois magasins, un moulin à scie, quelques boutiques de bois, un forgeron, 147 maisons de colons, 176 granges. Les colons possèdent 140 chevaux, 5 boeufs de travail, 113 vaches laitières, 72 moutons, 147 instruments aratoires, 147 voitures d'été et 147 voitures d'hiver, des coopératives de beurreries. Tous les colons ont des porcs et des poules. Leurs femmes pratiquent presque toutes les arts domestiques; elles filent et tissent la laine et le lin. Elles ont des rouets et des moulins à coudre; quelques-unes possèdent des métiers à tisser.



● L'église actuelle et le presbytère de VILLEROY.



● L'école du village de VILLEROY.

Un curé acadien inventeur de l'automobile

De quelle année date l'automobile ? Il s'est élevé à ce propos il y a quelques temps, dans quelques journaux de la Nouvelle-Angleterre, une assez vive polémique. Parlant à la radio le célèbre commentateur Lowell Thomas en avait fixé la date d'origine, pour ce qui était des Etats-Unis, du moins, à l'année 1894 ou 1895. Et, selon lui, la première de ces voitures aurait été construite dans l'Etat de l'Indiana. Et c'est ce qui avait allumé la discussion.

L'un des journaux qui y participa fut le "Boston Herald". Ce journal démontra, en s'appuyant sur des preuves écrites d'une authenticité incontestable qu'en l'an du Seigneur 1875, un nommé George-A. Long avait construit une voiture mue à la vapeur et en avait fait une première épreuve devant une foule de 500 personnes. Cela s'était passé à Northfield, Massachusetts. Mais le pauvre M. Long n'avait pas tiré grand profit de son invention et de son travail. Le conseil de ville de Northfield, ou du moins ce qui en tenait lieu à l'époque, lui avait signifié en noir sur blanc que la ville de Northfield et la population de Northfield n'avaient que faire de cet appareil puant et tousseteux et lui avait enjoint de le faire disparaître avec célérité. Et Long s'était exécuté.

Cela, avons-nous dit, se passait en 1875.

Or voici qu'un vieil Acadien de l'île du Prince-Edouard, M. Jérémie Pitre, rappelle un souvenir d'enfance qui risque bien d'enlever à l'automobile de Northfield le rôle d'ancêtre qu'on veut bien lui attribuer.

M. Pitre, qui est né en 1855, affirme en effet avoir vu une automobile, sur l'île du Prince-Edouard, en 1866, c'est-à-dire huit ans bien comptés avant l'apparition de l'auto de Northfield.

Et le souvenir de notre vieil Acadien est confirmé par les journaux de l'époque.

Il s'agit d'une automobile à vapeur qu'avait fait construire l'abbé Belcourt, alors curé à Rustico, et dont il avait fait le premier essai dans sa paroisse à l'occasion d'un grand bazar, le 24 juin 1866. Au grand ébahissement de la foule l'étrange véhicule parcourut une distance d'une mille à belle allure et revint à son point de départ. Le fait est attesté par le "Charlottetown Examiner" du 6 juillet de cette année.

L'abbé Belcourt dont il est ici question était un homme remarquable. Il avait fait ses études au collège de Nicolet et avait été ordonné prêtre en 1827. En 1831 il accompagnait Mgr Provencher dans l'Ouest et y demeura dix-neuf ans. Ce fut lui qui publia le premier dictionnaire et la première grammaire dans la langue des sauvages de la Rivière Rouge. En 1859, Mgr MacDonald, alors évêque de l'île, avait demandé à Mgr l'évêque de Québec de lui envoyer un

prêtre connaissant le français et l'anglais pour sa desserte des deux paroisses acadiennes de Rustico et de Hope River. Et c'est en réponse à cet appel que l'abbé Belcourt était venu en Acadie où il demeura jusqu'à sa mort. Sur l'île, l'abbé Belcourt se dévoua avec un zèle inlassable à l'avancement spirituel et matériel de ses ouailles. Il construisit une grande bâtisse de pierre qui sert encore de salle paroissiale. Il établit une "Banque des Fermiers" qui fonctionna de 1864 à 1892. Il fit ouvrir une école supérieure dans l'ancien presbytère où



● M. l'abbé BELCOURT

on enseignait le français, le latin, le grec, les mathématiques, le plain chant et la musique. Ce fut la première école d'enseignement secondaire de l'île du Prince-Edouard. L'abbé Belcourt organisa encore dans la paroisse un "Institut" dont les membres se réunissaient tous les quinze jours pour participer à des débats ou entendre des conférences. La plupart du temps c'est le curé qui faisait les frais et des débats et des conférences, mais les gens s'instruisaient pareillement. Il réussit par l'entremise de Rameau de St-Père à intéresser l'empereur Napoléon III à ses projets et obtint pour sa bibliothèque paroissiale une bourse de 1000 francs.

L'abbé Belcourt fut plus tard transféré à l'Étang-du-Nord, îles de la Madeleine, et il mourut à Shédiac en 1874. Ses cendres reposent dans le vieux cimetière de Memramcook, au Nouveau-Brunswick.

Notons en terminant que lorsqu'il missionnait à la Rivière Rouge, l'abbé Belcourt avait baptisé un enfant à qui il avait donné le prénom de LOUIS. Le nom de famille était RIEL.

UNE ADMIRATION SINCERE

Balzac rencontre un jour son ami Gozlan sur le boulevard. Il est 3 heures, le grand romancier n'a pas encore déjeuné; il emmène son ami dans une pâtisserie anglaise de la rue Royale.

— Des petits pâtés au macaroni ! s'écrie-t-il en entrant; nous les prenons tous.

— Voilà, Messieurs, dit une jeune demoiselle anglaise.

Balzac dépose des volumes sur une table.

— Savez-vous quel est cet ouvrage ? dit-il à Gozlan.

— Non, mon cher Balzac.

Au nom célèbre de Balzac, la jeune Anglaise qui les servait s'arrête brusquement, elle ne respire plus, "elle s'épanouit comme une rose au soleil levant"; elle est fascinée.

— C'est, continue Balzac, qui ne s'aperçoit de rien, le Lac Ontario, de Cooper.

Et le voilà qui se met à discourir avec enthousiasme sur le grand romancier américain, oubliant son appétit qui voulait tout dévorer, oubliant l'endroit, oubliant tout.

— Vous ne mangez pas ? lui demande Gozlan.

— Vous avez raison.

Et en trois ou quatre bouchées de Gargantua, il avale en riant, en louant Cooper, en se promenant dans la boutique, deux pâtés au macaroni, puis encore deux autres, à la satisfaction de la jeune Anglaise, toute surprise de voir manger si goulument un homme qu'elle supposait sans doute devoir se nourrir de fleurs d'air et de parfum.

Combien vous dois-je, Mademoiselle ? demande Balzac avant de sortir.

— Rien, Monsieur de Balzac, répond la jeune fille avec un accent résolu qui n'admettait pas de discussion.

Balzac regarda son ami, ne sachant comment répondre à ce galant procédé. Puis, présentant à la jeune Anglaise le roman de Cooper :

— Je n'aurai jamais tant regretté, Mademoiselle, de n'en être pas l'auteur.

Et il laissa le roman entre les mains de sa naïve mais bien sincère admiratrice.

DEVOIRS RELIGIEUX

V.-L'AMOUR DE L'EGLISE.

Nos Livres saints sont remplis des figures de l'Eglise. Ce paradis terrestre de la Loi nouvelle, où coulent à pleins bords des fleuves majestueux, les eaux de la céleste doctrine et de la grâce, où est planté l'arbre de vie, dont les fruits délicieux préservent les corps et les âmes de la mort éternelle, c'est l'Eglise catholique. Dans ce nouvel Eden, il est doux de s'entretenir avec Dieu par la prière, l'audition de la parole sainte.

L'arche préserva Noé et sa famille d'une mort certaine dans les eaux du déluge. Et vous suivez peut-être ces apostats, ces sectaires qui se séparent de l'Eglise, l'unique arche de salut, et vont périr misérablement dans un déluge d'erreurs et de vices et dans les brasiers de l'enfer.

Le divin Semeur a jeté en terre le grain de senevé; devenu un grand arbre, il sert d'abri aux oiseaux du ciel. Et vous âmes chrétiennes, filles adoptives de Dieu, vous désertez peut-être, l'abri qui vous préserve de la corruption, du doute, de la damnation éternelle, l'Eglise de Jésus-Christ.

—Laissons là les figures, envisageons en elle-même cette société des âmes avec Dieu, cette famille adoptive du Très-Haut.

Vous y êtes entré par le Baptême; sa doctrine vous éclaire; sa grâce vous soutient; sa loi vous montre la voie; ses pasteurs vous dirigent.

Vous devez aimer l'Eglise comme une mère; aimer sa vérité, sa morale, son culte; aimer sa hiérarchie, le Souverain Pontife, les évêques et les prêtres; aimer aussi ses ordres religieux, ses institutions. Prenez part à ses épreuves, secourez sa pauvreté, intéressez-vous à sa prospérité, à ses triomphes.

—Dans certains intérieurs, on attaque souvent la doctrine de l'Eglise; on lit la presse qui lui fait la guerre, on viole ses lois; on délaisse ses sacrements; on déserte ses temples, on méprise ses ministres; on combat ses oeuvres. Ces familles ont-elles encore le droit de se dire catholiques?

—Bien différents sont les foyers vraiment chrétiens. Ceux-ci s'honorent de recevoir, de lire, de propager la presse religieuse, d'offrir des vierges au cloître, des prêtres au sanctuaire. Soutiens des oeuvres de l'Eglise, ils lui consacrent leur or, leur temps, leur influence, leurs sueurs. Jamais sur leurs lèvres un mot de blâme, de critique des actes du Saint-Siège.

Victor VIEILLE, S.J.

Une recette canadienne affirme que pour conserver à des pommes leur couleur naturelle, en cuisant, il suffit de les plonger, avant de les faire cuire, dans de l'eau contenant du jus de citron.

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses
en page 8

1. — Comment serons-nous dignes de nos pères ?
2. — Quelles furent les principales vicissitudes de la ville d'Athènes depuis sa fondation jusqu'à nos jours ?
3. — Que pense, de l'indigestion et de l'obésité le Dr Collingwood ?
4. — Robert Giffard réussit-il rapidement la culture au Canada ?
5. — Quels événements suivirent la prise de William-Henry ?
6. — Les relations commerciales subsistèrent-elles entre le Canada et les Etats-Unis après la révolution américaine ?

Dimanche, 11 avril 1943

Le troisième centenaire des EUDISTES

(suite de la page 4)

D'après ces Constitutions, la Compagnie de Jésus et de Marie ne réclame aucun voeu, et se compose de deux sortes de personnes, d'ecclésiastiques et de laïcs ou Frères. Le Père Eudes essaya vainement de faire approuver à Rome ses Constitutions; les sœurs menées de ses ennemis acharnés, surtout les jansénistes, firent échouer toutes ses démarches. Ces Constitutions n'ont été approuvées qu'en 1874.

De plus, ses adversaires obtinrent de Mgr Molé que la chapelle du séminaire de Caen fut fermée et l'autel démolit. Le Père Eudes se soumit humblement pendant cette épreuve qui dura trois ans, qui de toutes ses peines lui fut la plus sensible. Ses ennemis ne s'en tinrent pas là. Ils surent exciter la colère du Roi contre lui et contre sa Congrégation dont le rapide développement n'en continua pas moins. Un noviciat, ou maison de Probation, fut établi au diocèse de Coutances. La formation des Jeunes y fut si solide, qu'aucun d'eux ne donna dans les erreurs du jansénisme et qu'aux jours de la tourmente révolutionnaire aucun Eudiste n'eut le malheur de faiblir. Beaucoup, au contraire, périrent victimes de leur fidélité, tels que M. Hébert, confesseur de Louis XVI, MM. Lefranc et Pottier, supérieurs des séminaristes de Coutances et de Rouen, qui furent massacrés à Paris. On compte avant la Révolution huit supérieurs généraux. Les Eudistes demeurèrent dispersés jusqu'en 1826. A cette époque, les survivants se réunirent à Rennes, élurent pour Supérieur général M. Blanchard, ancien supérieur du séminaire de Rennes, vicaire général, recteur d'Académie et chevalier de la Légion d'honneur. Ils reconstituèrent cette Congrégation. Elle avant en France, ces dernières années, de nombreux établissements.

Aujourd'hui, toutes ses maisons de France ont été confisquées et vendues; elle a perdu ses florissantes collèges de Redon, Rennes, Besançon, Versailles, etc, ses résidences de missionnaires, son scolasticat de Redon, son noviciat d'Hennebont, son juyénat de Plancoët; ses membres dispersés ont dû se réfugier en Colombie, au Canada et en Belgique.

Les Eudistes au Canada

(1890-1953)

—Devant parler des oeuvres des Eudistes au Canada, écrivait le Rév. Père Yves Gautier, C.J.M., dans la plaquette dont nous avons parlé plus haut, il est tout juste que nous fassions connaître les noms des méritants fondateurs de la Province : les Pères Blanche, Morin, Cochet, Lebastard, Dagnaud et Lebrun.

Le Père Gautier nous rappelle que c'est en 1890 que les premiers Eudistes arrivèrent au Canada et que leur première fondation fut celle du collège Sainte-Anne, à la Pointe de l'Eglise, sur la baie Sainte-Marie, en Nouvelle-Ecosse. Ce collège est au service de la population acadienne.

L'oeuvre d'éducation commencée au collège Ste-Anne demandait un complément. Quelques années après, en 1896, les Eudistes fondaient un grand séminaire dans la ville d'Halifax. Plus de 600 prêtres actuellement dans le ministère doivent au séminaire des Eudistes leur formation sacerdotale.

En 1899, les Eudistes ouvrirent un collège à Caraquet, dans le Nouveau-Brunswick. Ce collège, détruit par un incendie, fut établi définitivement à Bathurst. Depuis 1941, ce collège porte le titre d'Université; il jouissait d'ailleurs, depuis 1920, des droits et privilèges attachés aux Universités.

Les fondations des Eudistes dans la province de Québec sont dues surtout au zèle de Mgr Blanche et du Père Dagnaud.

A Mgr Blanche, on doit l'établissement des Eudistes à la Pointe-au-Père, au diocèse de Rimouski, et à Chicoutimi, en 1903. La même année, les Eudistes acceptaient la direction de la Préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent, transformée en Vicariat apostolique en 1905, avec Mgr Blanche comme vicaire apostolique.

En 1911, le Père Dagnaud fondait une résidence de missionnaires à Lévis. Le Père Dagnaud et ses confrères, par leurs prédications, firent une bonne réputation à la Congrégation des Eudistes. Il

en résulta l'établissement des Eudistes à Montréal, où Mgr Bruchési leur confia les aumôneries du Bon-Pasteur et la fondation d'une paroisse à Laval-des-Rapides.

En 1918, la paroisse du Saint-Coeur de Marie était fondée à Québec et le Père Dagnaud en fut le premier curé. La fondation de la paroisse du St-Coeur de Marie, écrit le Père Gautier, devait être pour la Congrégation une source de bénédictions. En 1923 fut décidée la construction d'un grand séminaire à Gros-Pin à Charlesbourg. Plus tard, en 1937, devait se fonder l'Externat classique St-Jean-Eudes, dans la paroisse St-Fidèle, à Limoilou.

Les Eudistes ont actuellement trois provinces, comprenant 47 maisons ou résidences, 400 membres incorporés, 160 séminaristes et 250 étudiants laïques. Quatre Eudistes sont actuellement revêtus de la dignité épiscopale : NN. SS. Bray, évêque de St-Jean, N.-B., Garcia, évêque de Santa Marta, en Colombie, LaBrie, vicaire apostolique du Golfe St-Laurent, et Leventoux, ancien vic. ap. du Golfe St-Laurent, retiré à Chicoutimi.

Le supérieur général est le Très Rév. Père François Lebesconte, 15e successeur de saint Jean Eudes. Au nombre des assistants du supérieur général, se trouve le Rév. Père Georges Dubois de la Coartière, ancien curé du St-Coeur de Marie, à Québec.

Le successeur de saint Jean Eudes, à la tête de la Congrégation de Jésus et de Marie, fut le Rév. Père Blouët de Camilly, élu le 26 juin 1680, soit un peu moins de deux mois avant la mort du fondateur. De 1643 à la Révolution française, alors qu'elle fut dispersée, la Congrégation des Eudistes eut huit supérieurs généraux. Voici les noms des six autres : les RR. Père Fontaine de Neuilly (1711-27), Cousin (1727-51), Auvray de St-André (1751-69), Le Fèvre (1769-75), Lecocq (1775-77) et Dumont (1777-96).

Depuis la reconstitution, en 1826, elle en a eu huit également, comme suit : le Rév. Père Blanchard, élu en 1826; le Père Louis de la Morinière, élu en 1830; le Père Gaudaire, élu en 1849; le Rév. Père Ange LeDoré, élu en 1870; le Rév. Père Alb. Lucas, élu en 1919; le Rév. Père Mathurin Jehanno, élu en 1930; le Rév. Père Charles Le Petit, élu en 1935 et le Rév. Père François Lebesconte, élu en 1937.

Au Canada, les Pères Eudistes, au nombre d'environ 140, sont établis dans les diocèses d'Halifax et de Bathurst, aux provinces Maritimes, et, dans la province de Québec, ils ont des maisons ou des paroisses dans les diocèses suivants : Québec, Montréal, Rimouski, Chicoutimi, Gaspé. Ils desservent en plus toutes les paroisses du vicariat apostolique du Golfe St-Laurent, sous la juridiction de S. Exc Mgr N. LaBrie.

La Province du Canada est actuellement dirigée par le T. Rév. Père Albert D'Amours. La maison provinciale est à Laval-des-Rapides, près de Montréal.



L'ARBRE A DYNAMITE

Cet arbre croît au Mexique. Il y est très commun. En Europe, il passerait pour mieux qu'une simple curiosité végétale. Un garnum l'exhiberait fort bien dans la galerie de ses phénomènes.

A vrai dire ce n'est pas lui, ce sont ses fruits qui sont extraordinaires. Non pas tant par leur taille, leur forme et leur poids, qui rappellent ceux de la pomme, que par leur singulière propriété d'éclater à la chaleur avec un bruit terrifiant. Si, par exemple, vous en déposez un près d'une cheminée, l'explosion ne tardera pas à se produire.

On conçoit tout le parti que les mauvais plaisants du lieu peuvent tirer de cette singularité. De pseudo-anarchistes se procurent ces sortes de bombes végétales et multiplient les attentats pour rire. Ou bien c'est un élève qui, en classe, provoque une folle panique par ce moyen. Et combien d'amis qui s'en servent, eux aussi, pour mystifier leurs amis !

LE PETIT COURRIER SANCTORAL

IGNORER CES PROPHETIES

(suite)

"Et les voyants?"

"Il y a des 'voyants'. C'est le cas des saints prophètes. Dieu qui voit l'avenir, leur fait voir une part pour qu'ils l'annoncent et que ce soit un témoignage de leur mission divine. Vous connaissez la Bible, ses quatre grands prophètes: Isaïe, Ezéchiel et Daniel et ses douze petits prophètes, petits parce qu'ils ont laissé une oeuvre moins importante.

"Il y a des saints pour qui Dieu a entr'ouvert aussi l'avenir. Mais il est rare que l'Eglise ait mis le sceau de son autorité sur leurs prédictions. Certaines d'ailleurs ou qu'on prenait pour telles, ne se pas réalisées. Saint Vincent Ferrier a bien annoncé de son temps la fin du monde... et nous l'attendons encore. Saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, prédit bien qu'au XIXe siècle, il se fonderait dans l'Eglise un grand ordre de chevalerie cuirassé et armée... Le XIXe siècle est passé. Et les ordres de chevalerie sont demeurés de l'histoire du Moyen Age.

"Mais, aussi bien, ce pouvait n'être là, pour ces saints hommes que conjecture et non 'voyance'. Après tout, les saints ne sont pas toujours ni forcément des prophètes. Ils peuvent bien parler aussi comme tout le monde... Et Dieu est libre de ses dons.

"Y a-t-il d'autres 'voyants'?"

"Je n'aborderai ni les cas de télépathie qui ne touchent qu'au présent mais en supprimant l'espace, ni les transmissions de pensée... Tous ces faits nous prouvent seulement que nous sommes loin de connaître parfaitement l'équipement sensoriel de l'homme.

"Il y a des voyants de par le monde. Un peu plus même qu'on ne le croit. Les faits ne sont pas toujours d'une clarté ni d'une précision scientifique éblouissante. Mais dans l'ensemble on ne peut douter du fait. Ils nous rappellent ceci que nous chantons dans notre Credo: Je crois au Dieu créateur des êtres visibles et invisibles. Dieu ouvre à certains le voile de l'avenir. Mais avec sa permission, les anges et les démons peuvent aussi le faire pour une certaine part. Esprits purs, ils lisent avec plus de perspicacité que nous dans les causes qui nous échappent et ils possèdent une connaissance des lois physiques et chimiques qui dépasse la nôtre". (Extrait de "La Chasse aux Prophéties" de l'Abbé Guichardan, Imprimerie de Mgr Chevalier, d'Issoudun, France, 1941.)

A suivre

NEVEU J. B. Réponse à votre No 7. Deux saintes ont porté le nom de Natalie (ou Noëlla). Ste Natalie femme de S. Aurèle, martyre vers l'an 355. F. le 27 juillet. (N.B. Les têtes de ces deux saints furent apportées à Paris). Sainte Natalie, femme de S. Adrien, martyr sous l'empereur Dioclétien, morte en paix à Byzance. F. le 1er décembre.

L'Oncle ARTHUR

11 avril 1943.

DE LA MAIN GAUCHE

C'était à Paris. Le baron de Livois, membre de la Conférence de Saint Vincent de Paul, allant solliciter une personne charitable, la trouve en train de repriser une bottine.

— Pourquoi ne pas en acheter une neuve ? lui demande-t-il.

— C'est que j'économise pour les pauvres.

— Je viens justement vous demander un secours, dit le baron.

La dame va prendre un billet de mille francs et le remet de la main gauche.

— Pourquoi de la main gauche ? reprend le visiteur.

— Pour que la main droite n'en sache rien, reprit la noble dame; sans quoi, elle ne voudrait pas repriser les vieilles bottines.

Vol. VII, No 15 — 7 —

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1. — Nous serons dignes de nos pères en gardant jalousement l'héritage catholique et français qu'ils nous ont légué.

2. — Athènes fut d'abord gouvernée par des Rois, puis par des Archontes; puis vint la législation de Solon, qui donna naissance à une république démocratique. Sous cette législation, Athènes s'illustra par les guerres contre les Perses, puis par la culture des sciences et des arts, qui brillèrent d'un vif éclat sous le gouvernement de Périclès. Vint ensuite la guerre du Péloponèse, qui se termina au bout de 27 ans, par la ruine de la puissance athénienne et l'établissement par les alliés vainqueurs, du gouvernement des trente tyrans. Athènes reprit quelque éclat après la chute de ce gouvernement; mais bientôt survint la domination des rois de Macédoine, Philippe et Alexandre, sur toute la Grèce; vint ensuite la domination romaine, pendant laquelle Athènes, après diverses vicissitudes, ne fut guère plus qu'un lieu d'étude pour la jeunesse de Rome. Elle fut ensuite ravagée à plusieurs reprises par les invasions des barbares. Au treizième siècle, elle devint une principauté entre les mains d'Othon de la Roche, gentilhomme bourguignon. Plus tard, les Florentins la relevèrent de ses ruines. Elle fut prise en 1452 par Mahomet II; depuis, elle a appartenu à l'empire ottoman jusqu'en 1821, époque où éclata la lutte qui se termina par l'indépendance de la Grèce. Actuellement, elle est la capitale du royaume de Grèce.

3. — Un physiologiste anglais, le docteur Collingwood, prétend que l'indigestion et l'obésité sont éga-

lement un danger public, l'une et l'autre ayant pour effet d'affecter l'activité humaine, parce que, dans les deux cas, c'est l'excès de nourriture qui déséquilibre les fonctions de la nutrition et est cause des troubles qui influent défavorablement sur le tempérament des individus. Aussi considère-t-il l'indigestion, tout d'abord, comme un délit qui devrait être puni par les lois. Quant aux gens affectés d'une exubérance de graisse, ils ne méritent aucune pitié. "Qu'on les envoie travailler dans les ports, demande le docteur Collingwood, qu'ils déchargent des navires, et si cela ne suffit pas, il ne faudrait pas hésiter à les mettre aux travaux forcés!"

4. — L'un des premiers Français venus au Canada pour s'établir et cultiver la terre, Robert Giffard réussit rapidement dans son entreprise. Le Père Le Jeune l'affirma volontiers dans les Relations. "Dès l'an passé, dit-il, il recueillit huit poignons de froment, deux poignons de pois, trois poignons de blé d'Inde; et tout cela au moyen de sept hommes qui ont encore été bien divertis à bâtir, à faire des foins et à d'autres manufactures. Sa terre est bonne. Toutes ne sont pas semblables".

5. — La scène qui suivit la victoire de William-Henry fut l'une des pages les plus tristes de l'histoire du Canada. Les Indiens, qui avaient participé à cette bataille, se grisèrent de boissons enivrantes selon leur habitude et, malgré toutes les dispositions que Montcalm avait prises pour éviter cet accident, se livrèrent à de véritables actes de barbarie contre les Anglais du fort. On a tenté d'incriminer

A propos de TIMBRES

ERYTHREE

Pour le service des postes en Erythrée, les autorités anglaises d'occupation de cette ancienne colonie italienne d'Afrique ont fait imprimer les lettres "M.E.F." (Middle East Force) sur les timbres réguliers suivants de l'Angleterre: 1 penny, 2, 2½, 3, 5, 6, 9 pennies, 1 shilling, 2 s., 6 p.

BERMUDES

Le timbre régulier de 2 shillings, ultramarine, a été réimprimé avec des couleurs plus foncées.

Montcalm dans cette affaire, mais il est prouvé à l'évidence qu'il n'eut aucune part à ces méfaits et qu'il ne peut même pas être accusé de négligence. La grande faute, c'est qu'on ait permis aux Indiens de boire, et Montcalm avait lui-même pris les dispositions pour empêcher qu'on leur en donnât. Mais ceux-ci trouvèrent des barriques remplies dans le fort et se servirent à souhait.

6. — Dès 1783, l'Angleterre appliqua certaines restrictions au commerce américain. Le marché des Etats-Unis fut fermé aux planteurs des Antilles. L'année suivante tout commerce par eau fut interdit entre le Canada et les Etats-Unis. Enfin, en 1785, l'Angleterre ordonna à Haldimand d'interdire immédiatement l'envoi des pelleteries aux Etats-Unis. Dès cette époque et pour une longue période tout commerce cessa entre deux pays voisins. Cette situation ne cessa de causer de graves inconvénients.

Petites notes

UNE DECEPTION PARMI LES CATHOLIQUES D'ALLEMAGNE

"Priver une nation de la religion est commettre un crime dont on doit être responsable". Telles sont les paroles de l'archevêque von Preysing. Au début les catholiques allemands supposaient qu'il serait possible de faire coexister les idées chrétiennes avec les doctrines des Nazis. Est-ce que le concordat signé par Hitler en juillet 1933 ne garantissait pas la liberté absolue pour l'Eglise et pour toutes les institutions religieuses, vouées à la science et à la culture? Mais rien n'est resté de cette liberté. Les catholiques allemands ont enfin compris ce que signifie le régime Hitler pour l'Eglise. Ceux qui étaient plus clairvoyants savaient depuis longtemps que le christianisme était exposé à un énorme danger. Déjà en février 1936 le comte von Gallen, archevêque de Münster, a annoncé que de nouveaux tombeaux seront préparés pour les martyrs chrétiens.

LES ALLEMANDS ASSASSINENT DES RELIGIEUSES

Les autorités allemandes ont adressé à la Mère Supérieure du Couvent des Soeurs de Notre-Dame de Nazareth une demande exigeant la livraison d'un certain nombre de jeunes nonnes pour les maisons de tolérance militaires. La Mère Supérieure ayant répondu par un refus indigné, la police allemande a immédiatement arrêté quinze des religieuses et les ont mises à mort. Puis s'est accomplie la rafle des novices.

EN LUTTANT POUR HITLER, ON LUTTE POUR SATAN

La radio anglaise a annoncé le 31 janvier, qu'un religieux irlandais était rentré chez lui après un séjour de deux ans en Belgique et en Allemagne, et raconte une conversation qu'il a eue avec des officiers allemands catholiques. Ces officiers ont avoué qu'ils étaient tout à fait conscients du caractère de la lutte, qui leur était imposée. "Nous luttons pour des forces diaboliques".

LA TERREUR A L'EGARD DES FEMMES S'ACCROIT

La terreur à l'égard des femmes polonaises s'accroît. Les Allemands ont arrêté plus de cent Polonaises, choisies parmi les intellectuelles de Varsovie et les ont internés dans le camp de concentration de Ravensbruck. Plus de 30% de toutes les personnes emprisonnées en Pologne sont des femmes, et environ 3,000 Polonaises sont enfermées au terrible camp d'Oswiecim. Il y a quelques semaines le directeur a prescrit aux femmes des exercices punitifs et de nombreuses prisonnières sont tombées malades après avoir été obligées de se courber deux cents fois de suite.

Vous avez en ce monde un poste que le doigt de Dieu a marqué pour vous. Il vous a fait cette place: c'est là votre poste, c'est en remplissant les devoirs de votre position que vous arriverez au ciel.

P. Olivalet

BONS MOTS

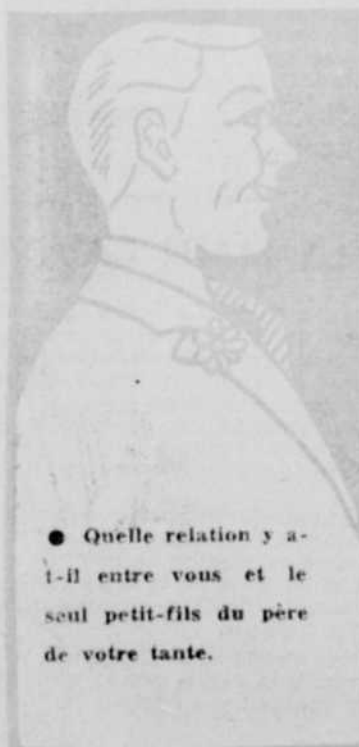
Jamais tort.

La maîtresse d'Emilienne examine la dictée que celle-ci vient de lui remettre et lui signale les fautes dont elle est émaillée:

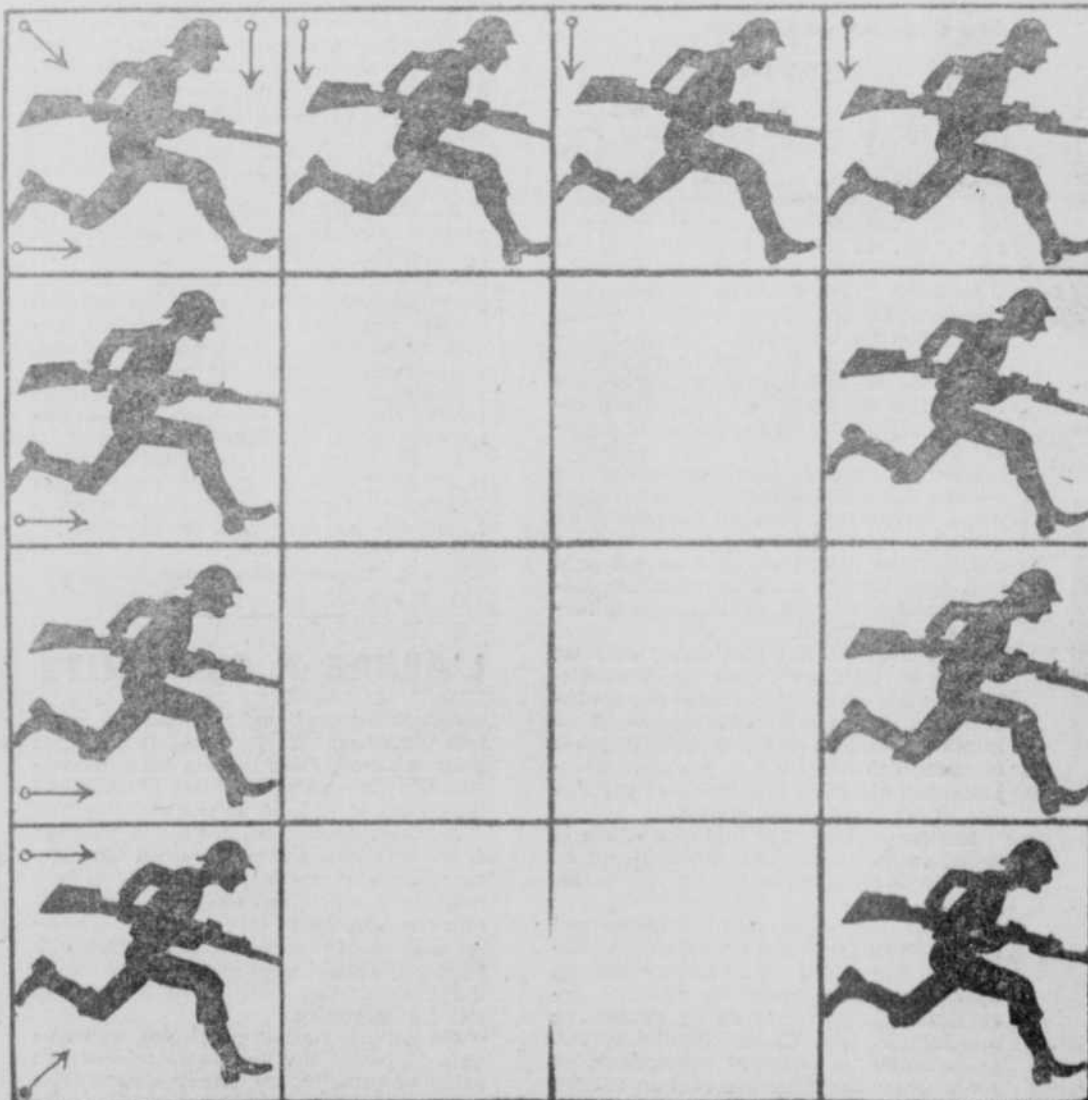
— Il faut un tréma sur le "i" de "naïf" et vous ne mettez qu'un point.

Emilienne, à qui on ne fera jamais avouer qu'elle est dans son tort:

— Y en a deux, Mademoiselle... Seulement, je les ai mis l'un sur l'autre!



● Quelle relation y a-t-il entre vous et le seul petit-fils du père de votre tante.



● Pour des raisons stratégiques, le général veut changer de place quatre de ses soldats qui se préparent à se lancer à l'attaque. Le changement doit se faire de telle façon que, sur chaque rangée indiquée par les flèches, il y ait DEUX ou QUATRE hommes.
● Prenez des petits objets, des pièces de monnaie par exemple, et placez-les sur les soldats. Essayez ensuite de résoudre le problème.

SOLUTION

du problème proposé la semaine dernière

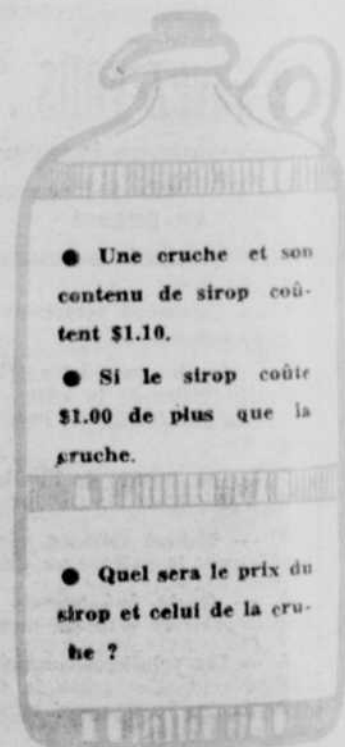
LES SIGNES

Il fallait placer les signes suivants entre les chiffres donnés:

$$\begin{aligned} 7 \times 3 - 9 - 6 + 8 &= 14 \\ 5 - 4 + 8 \times 2 - 7 &= 11 \\ 9 + 8 - 5 - 9 \times 6 &= 18 \end{aligned}$$

L'homme creuse sa tombe avec ses dents.

SENEQUE



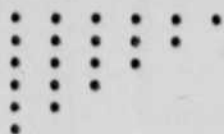
● Une cruche et son contenu de sirop coûtent \$1.10.

● Si le sirop coûte \$1.00 de plus que la cruche.

● Quel sera le prix du sirop et celui de la cruche?

Jeux d'esprit

MOTS EN TRIANGLE



— C'est établir un campement.
— Verbe auxiliaire, simplement.
— Puis division de l'année.
— Pour "pire", expression donnée.
— Terminaison d'infinitif.
— Tête de rat, c'est positif.

LOGOGRIPE

— Un joli grade militaire,
Trouvez dans ce mot : — confère;
— Une cale; — aliment complet;
— Oiseau bavard; — manteau qui [plaît];
— Pointe de terre ici se place;
— Enveloppe; — département;
— Enduit métallique et brillant,
Se mettant derrière une glace;
— Un instrument de travailleur,
Ou le nom d'un oiseau grimpeur.

(Onze mots à trouver.)

LES JEUX INNOCENTS

Comment l'aimez-vous?

1. Large. — 2. Absente.

Qu'en faites-vous?

1. Un meuble utile. — 2. Un dépôt.

Où le placez-vous?

1. Dans la chambre. — 2. Au fond du verre.

SOLUTION

des problèmes proposés la semaine dernière.

LES JOURS

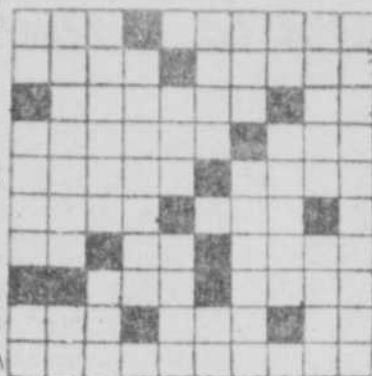
Pour déposer en banque la somme de \$1,310.72, il faudra à la jeune fille exactement 18 jours.

Mots croisés

Problème No 316 et solution du No 317

SENS VERTICAL

1.—Partie d'une charpente. — Exclamation. — Possessif. — 2.—Flèche. — Canton. — 3.—Conseillère secrète, mais écoutée. — Personnel — 4.—Atteints de gigantisme. — 5.—Petit poème. — Onomatopée par laquelle les enfants expriment un éclatement. — 6.—Choisie. — 7.—Sicile d'un système de suffrages. — 8.—Mot latin qu'on trouve dans plus d'une devise juridique. — Prépare la guerre. — 9.—Parcours des yeux. — Perfection suprême. — 10.—Rendit public. — Jeu de hasard. — 11.—Mystère chrétien entre tous.



SENS HORIZONTAL

1.—Manifeste son courage. — Pourvoir d'un petit siège portatif. — 2.—C'est toujours l'être que d'être prudent. — Fidèle d'un chef franc. — 3.—Leurs articulations sont remarquables, mais fragiles. — Abréviation courante. — 4.—N'hésita pas, pour faire cesser les craintes que lui inspirait un doux enfant, à en faire massacrer des centaines. — Termine l'office. — 5.—Allongé. — Fut la première victime du sexe faible. — 6.—Adverbe de quantité. — Mesure agraire. — 7.—Négation. — Phonétiquement : instrument tranchant. — Tend à remplacer le café du café du matin, à titre médical. — 8.—Préfixe égalitaire. — Titre légal. — 9.—Sorte de massue dont on se sert en gymnastique. — Canton suisse. — Initiale et finale d'un monument créé pour une exposition et détruit pour une autre. — 10.—Une des plus belles fêtes chrétiennes.

LOGOGRIPE

Capitaine, pin, tin, pain, pie, cape, cap, taie, Ain tain, pic.

CHARADE

Cartable (car — table).

LES JEUX INNOCENTS

1. Pois. — 2. Poids. — 3. Poix.

ACROSTICHE DOUBLE

A C C E S
R O U T E
G A I T E
E N V I E
N E R F S
T I E D E

JEUX DE LETTRES

Recto, allegretto, loto, incognito, porto, ex-voto, veto, alto, memento, concerto.

ENIGME

Sens.

● Pouvez-vous écrire le nombre

100
avec 6 NEUF



CHARADE

— Il faut toujours le pratiquer,
Car le mal, on doit l'éviter,
Pour devenir plus tard un homme.

— C'est le participe passé
Du verbe faire; ou "cas pressé",
"Événement fortuit", en somme.

— L'entier est la bonne action,
La charitable intention
De servir autrui: c'est tout comme!

ONOMYMES

C'est un simple gémissement,
Cri de douleur ou de détresse
Assez long, résonnant sans cesse,
Qui réclame l'apaisement.

Bande plate qui fait saillie,
Aux lambris d'un appartement,
Formant leur base, assurément;
Expression un peu vieillie,
rotée d'arrière du lourd VETAOI

Je suis un
ANIMAL



● Pouvez-vous dire mon nom en regardant

MES
YEUX

LA SOURIS MIQUETTE

par

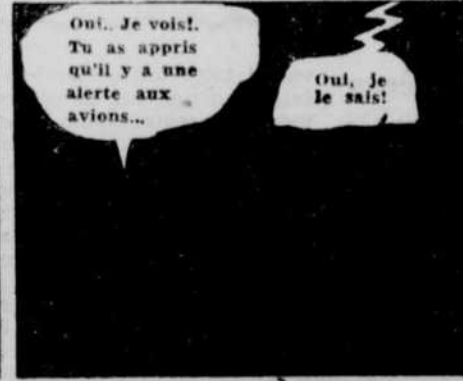


C'est bien Cafard... Toutes les fenêtres fermées... les toiles sont baissées... en plein jour.



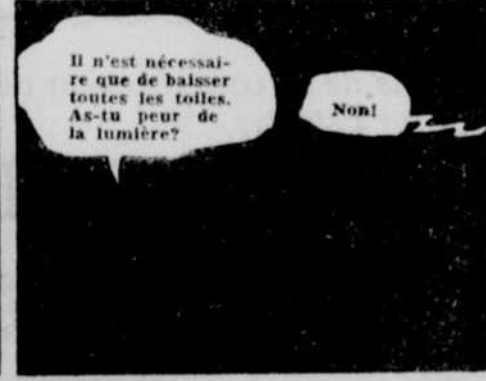
Es-tu ici, Cafard?

Monte, et ferme la porte... Pas de lumière.



Je regrette, Monsieur... mais il y a un raid... Retirez-vous dans le plus proche abri.

Certainement!



J'ai un ami à deux portes d'ici... Je vais aller chez lui.

Très bien



Il n'est nécessaire que de baisser toutes les toiles. As-tu peur de la lumière?

Non!

J'ai plutôt peur de voir leurs bombes.

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

Je n'ai pas peur des avions allemands...

Non... c'est mon docteur.

CHRONIQUE DES CERCLES DE JEUNES NATURALISTES

No 389 11 avril 1943

Directeur : Louis-Philippe AUDET,
88, Grande-Allée, Québec.

"Le beau dans la nature"

Le sentiment du beau, appelé aussi sens esthétique, réside en germe dans le cœur de tous les hommes, mais il attend une culture pour lever, se développer et atteindre un épanouissement complet. La jouissance adéquate du beau suppose un esprit exercé à l'observer et une connaissance pratique des règles de l'art. Ces règles inspirées des beautés de la nature fournissent le meilleur moyen de découvrir et d'apprécier le beau artistique.

L'initiation au culte de la beauté et la connaissance de l'art conduisent à une plus haute conception de la vie et de tout ce qui l'entoure.

La nature renferme une infinité de merveilles. Apre ou douce, simple ou magnifique, charmante ou mystérieuse, partout la nature contient de la beauté capable d'émouvoir le cœur.

Suivant leur importance dans la création, les choses qui frappent l'esprit et provoquent en nous une émotion esthétique peuvent être classées dans l'ordre progressif suivant : les couleurs et leur éclat ; les formes qui en sont revêtues ; les sons ; le mouvement qui manifeste la vie dans la plante, la vie et la sensibilité dans l'animal ; enfin la physionomie et la parole qui expriment la pensée et le sentiment dans l'homme.

Les sauvages dont le goût était peu développé, s'attachaient aux couleurs vives et éclatantes ; ils se plaisaient aux clameurs cadencées du tam-tam, et seuls, les grands phénomènes de la nature, l'éclipse mystérieuse ou le déchaînement de la tempête, arrivaient à émouvoir leurs âmes simples. Les esprits cultivés savent goûter en plus la splendeur d'un beau soleil, l'éclat des blancs nuages, l'azur du ciel bleu, le scintillement des étoiles d'or et les féeries d'un arc-en-ciel ou d'une aurore boréale. Ils écoutent ravis le murmure argentin du ruisseau, le clapotement des vagues qui viennent mourir sur la grèce et la voix mystérieuse des vents qui chantent à travers les futaies ombreuses des forêts.

Si l'on considère leur place dans l'échelle des êtres créés, les pierres et les métaux occupent le degré inférieur et cependant, que de beautés ne renferment-ils pas ! Pureté de l'albâtre, finesse de l'agate, couleur chatoyante des émeraudes, des saphirs, des améthystes, quel artiste ne vous a pas célébrés ! Formes et nuances variées des marbres, transparence parfaite du cristal, riches reflets de l'or et de l'argent, brillants éclats de la perle et du diamant, quel poète ne vous a pas chantés ! Il y a même beaucoup de beauté dans la limpidité d'une eau pure. Qu'elle soit calme et reflète tout un paysage en son miroir ou

qu'elle soit agitée et se soulève en vagues écumantes, qu'elle coure et murmure gentiment sur un lit de cailloux, ou que, tombant en cascades de rocher en rocher, elle tourbillonne et se précipite en flots impétueux, elle offre toujours un spectacle charmant.

Le Créateur a fait du monde entier un vaste jardin où l'on trouve les plus belles harmonies.

Dans cet ensemble merveilleux, les arbres frappent d'abord par leurs grandes dimensions. Ils ont été, de tout temps, l'objet d'une sorte de culte. Certaines espèces surtout ont une beauté dont on ne se fatigue jamais. Voyez par exemple le chêne qui enfonce énergiquement ses racines dans le sol et élève sa cime dans les cieux. Son tronc résiste à toutes les tempêtes. Il est bien l'emblème de la force et son feuillage épais, celui de la Victoire. Le peuplier n'est pas moins admirable. Tandis que ses racines sont légèrement recourbées sous le gazon, sa tige droite s'élève d'un seul jet vers le ciel. Autour du tronc, les branches se pressent comme autant de bras suppliants. L'orme avec sa tête en parasol et l'érable, notre bel érable canadien devenu emblème de notre vie nationale, montent la garde le long de nos longues routes grises.

Comment exprimer les ravissantes harmonies des vents dans les forêts où les chênes centenaires agitent leurs sommets vénérables, les bouleaux, leurs feuilles pendantes, les sombres sapins, leurs longues flèches toujours vertes !

Que dire encore des fleurs, ces petits êtres qui ne semblent naître et s'épanouir que pour charmer les yeux de l'homme ? Il y en a de toutes sortes, les unes régulières, les autres bizarres. Il y en a de grandes et de petites. Leur corolle revêt tous les tons et toutes les nuances. Fleurs sauvages, fleurs de nos jardins, toutes aimées — toutes belles, des fleurs sans nombre ont vu l'aurore. Les érythrones, messagères du printemps, les trilles, le pissenlit cosmopolite, les violettes, les anémones, les hélianthus, les asters, les roses et les lis apparaissent tour à tour sur la même scène qui n'est autre que la sombre verdure du gazon et qui sert de fond à ce riche tableau.

Que de merveilles dans une fleur ! Sa série d'organes ; son calice, sa corolle, ses étamines et son pistil, chacune de ces parties a sa structure propre et sa fonction spéciale. Un botaniste, si expérimenté soit-il, est toujours émerveillé quand il étudie et dissèque ces riches présents de la nature. Que de jouissances se procurent ceux qui cultivent les fleurs

pour en parer leurs jardins et leurs maisons !

En plus d'être belle, la nature est toute-fait originale. Qu'y a-t-il de plus curieux que les samaras ailées de l'orme et de l'érable. Grâce à leurs ailes, ces graines peuvent être portées par le vent à de grandes distances, pour y laisser la semence qu'elles renferment.

On trouve dans les végétaux des sources inépuisables de beauté, des sujets multiples d'admiration. Apprendre à découvrir les beautés que renferme le règne végétal, c'est toucher du doigt la libéralité et la puissance infinies du Créateur. Plusieurs ne se lassent pas d'étudier et d'admirer la structure et la formation des plantes, la diversité des tissus, la couleur et les formes si diverses des racines, des tiges et des feuilles. Ils y trouvent un charme toujours nouveau.

Comme la plante, l'animal respire et se nourrit. Il possède en plus la sensibilité et l'aptitude à se mouvoir. Il goûte le plaisir et subit la douleur. Il peut se transporter d'un lieu à un autre. Or, cette aptitude à se mouvoir et cette capacité de jouir ou de souffrir sont, chez la bête, de nouveaux éléments constitutifs de beauté. Ajoutons-y la variété des formes et des couleurs : forme du corps, forme et disposition des os et des muscles ; couleur des fourrures, des plumes, etc. L'unité, chez l'animal résulte de cette individualité si parfaite par laquelle tous les organes concourent au fonctionnement et au développement de la vie sensitive de chaque sujet. Dans tous les animaux à des degrés différents, on constate la sagesse avec laquelle les proportions du corps ont été ordonnées, ainsi que la convenance parfaite avec laquelle les proportions de chacun des membres à sa fonction propre.

A part ces qualités générales, chaque espèce a sa beauté caractéristique. N'avez-vous jamais admiré l'élégance et la noblesse du maintien chez le cheval, la robustesse des muscles : expression de force chez le boeuf, l'agilité à la course chez le chien et la charmante gentillesse du petit chat !

Que dire maintenant des insectes ? ce petit monde distingué, ces légers petits êtres qui se plaisent à nous agacer, pour ne citer ici que la vertu des maringouins. Plusieurs insectes subissent des métamorphoses passionnantes d'intérêt, tels que : la mouche, le papillon, la tordeuse et la pyrale.

Les uns creusent leur demeure dans la terre, d'autres dans le tronc des arbres, les uns habitent sous le gazon, les autres naissent et vivent sur les feuilles des plantes.

Les oiseaux dépassent de beaucoup les autres animaux au point de vue de la grâce et de l'élégance des formes. Leurs mouvements vifs et aisés ne sont pas moins propres à exciter notre admiration. Ils animent nos climats de leurs chants et de leurs ébats joyeux.

La nature, avons-nous dit, est un vaste jardin ; les montagnes, les forêts, les rivières et les lacs en sont les agréments. Ces accidents géographiques sont le plus souvent groupés de manière à former de magnifiques tableaux que les peintres se plaisent à reproduire.

Sans sortir de notre province, citons au hasard deux sites que la nature s'est

plu à embellir : c'est d'abord l'entrée du bassin de Gaspé. Qui n'admirerait cette nappe d'eau pure qui reflète un ciel tout bleu. Le bassin est entouré de collines fertiles. Au bas de l'une d'elles et jusque sur la langue de terre qui s'avance dans la baie, on reconnaît le petit village où s'entassent les maisons blanches. Au dernier plan, s'allongent les montagnes vertes qui bornent l'horizon. Tout cet ensemble forme un tableau varié et vraiment saisissant.

Voyons maintenant sur les bords de la rivière Ste-Anne, à St-Raymond de Portneuf, un autre coin de terre sauvage, où serpente doucement la petite rivière. Un calme complet y règne presque toujours. Tout y est tranquille et sage. Les arbres se reflètent dans l'eau transparente comme un miroir. Seuls quelques arbres morts soulignent toute cette vie paisible. Ils penchent vers la rivière, une légère note de tristesse qui rappelle que tout passe et s'enfuit.

Que diriez-vous encore de la vue grandiose qui nous est offerte du sommet de la citadelle de Québec, du Mont-Royal ?

L'œil humain est fait pour admirer ce qu'il y a de beau et de grand dans la nature. N'avez-vous jamais contemplé la mer immense dont les vagues viennent rouler en cadence sur le rivage ou se briser avec fracas sur la falaise ? la masse imposante des montagnes, la large splendeur des cieux ?

N'avez-vous jamais été surpris par l'orage à la campagne ?

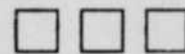
N'avez-vous jamais souri à l'aurore craintive qui nous annonce le lever du soleil ? N'avez-vous jamais assisté au spectacle grandiose d'un coucher de soleil en mer ?

Je n'en finirais pas si je voulais parler de toutes les beautés de la nature. Comment peut-on rester insensible à tant de merveilles ?

La beauté est partout ; elle est ici, elle est là ; il suffit de la découvrir.

Savoir observer, savoir voir les choses, tel est le secret des grands maîtres, et c'est dans la nature qu'ils ont puisé tout leur art.

Lucile THIBAUT,
Société Henri Roy



"Rabb" de Rabb

Tous les juifs ont du "rab", parfois même du "rabb de rabb", mais pour eux. Celui-ci n'en avait pas, c'est un savant. Il s'agit du grand rabbin Twersky, d'Anvers, qui est un des grands savants juifs du monde. Il fut victime d'un incident désagréable à son premier débarquement aux États-Unis, pendant la quarantaine de l'Olympic, à bord duquel il était passager. Quatre agents fédéraux de la brigade dite des diamants, poussés probablement par un zèle intempestif par le récent incident du Berengaria, fouillèrent de fond en comble sa cabine, bouleversèrent ses effets personnels et le soumettent à un long interrogatoire, comme un suspect.

Les rabbins américains, qui l'attendaient, furieux, tapaient du pied sur le quai. Indignés, on dit qu'ils ont porté plainte à Washington.

Morale : Il n'y en a pas.

Missions de la congrégation des Pères du Saint Esprit

AUTREFOIS

Monseigneur, regarde ici : un petit gas qui se noie !"

En plein courant, deux maigres bras se débattaient lamentablement, et, par instants, une pauvre petite tête noire surgissait, avec ses grands yeux blancs remplis d'épouvante.

Sur la rive, des nègres riaient en se tenant les côtes.

Mgr Augouard saisit le gouvernail et file droit sur le malheureux ; vite il le repêche : c'est un bonhomme d'une douzaine d'années, maigre à faire peur.

Le prêtre le caresse, le rassure, cherche à savoir quel accident lui est arrivé.

"J'étais trop maigre ; on avait beau me nourrir, je n'arrivais pas à engraisser ; je n'avais que la peau et les os ; jamais je n'aurais été bon à manger. Alors mon maître découragé m'a jeté dans le fleuve pour me noyer !"

Sur la rive, les antropophages étaient disparus ; mais quand l'évêque accosta, ils étaient revenus avec une ribambelle de gamins : "Ah ! blanc, tu aimes les enfants maigres. En voilà qui ne feront jamais de la bonne viande. On va te les vendre presque pour rien : dépêche-toi vite de profiter d'une aussi belle occasion !"

Malheureusement, ces aubaines étaient assez rares et entraînaient facilement des représailles fâcheuses. Les barbares habitués à la finesse de la chair humaine trou-

vaient toute autre viande vile et répugnante. Pour satisfaire leur passion, ils déterraient les cadavres, tuaient les vieux, les malades, les blessés.

Un missionnaire demandait un jour à un gamin de douze ans dont le père, un jeune chef traître et criminel avait été fusillé, ce qu'il pensait du capitaine qui l'avait fait exécuter : "le Capitaine ? Peuh ! c'est un imbécile ! Comment ? Après avoir fait "boumboum" sur mon père, il l'a mis à pourrir en terre comme une bête puante ? Un chef qui était gros et gras ! C'est trop bête de laisser perdre ainsi de la si bonne viande ! ..."

De la bonne viande ! L'homme n'était plus que cela pour ces monstres. Les mamans apprenaient à leurs petites filles les bonnes recettes pour cuisiner cette chair délectable : les unes la faisaient rôtir à la flamme claire ; les autres la préparaient à l'étuvée avec des bananes et du hachis de chèvre. Les petits gas assistaient aux exécutions, tout joyeux et babillards, en aiguisant leurs jolis couteaux et en risquant de discrètes entailles dans les reins du condamné pour voir si la graisse serait succulente. Les jeunes filles dépeçaient les membres en riant avec une rapidité incroyable et se faisaient des colliers de dents humaines. Les chefs paraient le seuil de leurs demeures avec des têtes de mort ; d'autre s'en servaient comme tabourets ou découpaient les crânes pour en faire des assiettes et des coupes de luxe.

Un jour, un blanc menaçait un chef qui, pour un piquenique, avait égorgé un esclave : "Qu'est-ce qui le prend ? grognait le bonhomme. Ce blanc est fou, ma parole ! Cet esclave est à moi : je l'ai bel et bien payé une pointe d'ivoire. Est-ce que je vais me mêler de ses affaires lorsqu'il tue une chèvre pour régaler ses amis ?"

Et pourtant tout cela n'était rien auprès des abomina-

tions que Mgr Augouard devait trouver chez les Bondjos. Ceux-ci, gens pratiques, avaient résolu plus atrocement encore le problème du ravitaillement : ils avaient créé des troupeaux de chair humaine. Comme chez nous on engraisse les oies et les moutons, ces misérables couraient les villages, achetaient les enfants et les élevaient soigneusement. Puis, régulièrement, au fur et à mesure des circonstances et des besoins, aussi souvent que l'état du troupeau le permettait on égorgeait ceux qui arrivaient entre douze et quinze ans.

Qui dira la frayeur de ces pauvres petits, vendus par leurs parents, parqués ensemble et qui n'avaient même plus de nom ; on les appelait tous indistinctement : la viande. Ils savaient que leur tour arriverait, qu'un jour, ou plus tôt, ou plus tard, on viendrait les prendre comme leurs aînés et qu'on les mènerait sur la place du village, qu'on les attacherait solidement sur la grande pierre taillée et qu'on les tuerait pour les manger. Et le soir, comme la nuit descendait emplissant les cases d'ombre et d'épouvante, les petits yeux pleuraient d'angoisse et de terreur.

Mais où fuir ? Ils savaient bien que partout le même sort les attendait et qu'ils n'échapperaient aux uns que pour être dévorés par les autres. Ils savaient qu'il fallait prendre son parti de l'implacable destin et oublier la fin certaine et horrible. Doucement, terrassés par la fatigue, les infortunés s'assoupissaient en songeant qu'il y aurait fête bientôt, qu'ils se régèleraient, qu'ils danseraient, qu'ils s'amuseraient comme jamais encore ils ne s'étaient amusés.

R. P. J. LETOURNEUR, c.s.sp.,
Iles St-Pierre et Miquelon.



La fille du Brouillard

TIRÉ DU ROMAN "CHARLES LE TÉMÉRAIRE"
DE WALTER SCOTT.
ILLUSTRATIONS, ADAPTATION des ÉDITIONS VINCENT



Les Suisses se précipitèrent comme les vagues d'une mer en fureur, avec un bruit effrayant. Oxford et son fils furent renversés par le torrent de soldats, dont les rangs étaient trop serrés et la marche trop précipitée, pour qu'il pussent porter aucun coup.

184



Arthur eut le bonheur de pouvoir se glisser à l'abri d'un canon près duquel il se trouvait.

B



Son père fut moins heureux; il fut foulé aux pieds, et aurait été écrasé s'il n'avait été couvert d'une excellente armure.

C



Enfin, le déluge d'hommes cessa. Arthur se leva à la hâte et chercha son père, qu'il trouva étendu par terre. Il fut transporté de joie en le voyant reprendre rapidement l'usage de ses sens.

185

D



"Les chevaux! les chevaux!" s'écria Arthur. "Thiébault, où étiez-vous?"
— "Me voici", répondit l'homme auquel avaient été confiées les montures, et qui s'était réfugié avec elles au milieu d'un bouquet d'arbres.
— "Où est l'officier," demanda le comte, qui venait de se relever, "donnez-lui vite un cheval."
— "C'est inutile," dit Thiébault, "l'officier a été tué d'un coup de hache."
Le comte et son fils furent attristés de la mort du brave officier. Ils décidèrent, pour leur part, de rejoindre le duc au plus tôt.

E

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

par Michel de CERVANTES

Adaptation de Joseph Groussin

Imagé par Albert Uriet

Reproduction autorisée par la Maison Alfred MAME et Fils, à Tours.



— Je le vois bien, répondit Sancho; mais laissez-moi faire, je vous en prie. Je m'en vais chercher partout ce chien de palais; peut-être le trouverai-je dans quelque recoin. Je voudrais que le diable l'eût mangé pour la peine qu'il me donne.

— Ecoute, Sancho, cria Don Quichotte, parle avec respect de tout ce qui regarde Dulcinée: c'est le moyen de vivre en paix avec moi.

Sancho s'aperçut que son maître n'était pas très content de sa réponse, et le voyant embarrassé:

"Monsieur, lui dit-il, voici bientôt l'aube, et il me semble qu'il n'est pas convenable que l'on nous trouve ainsi dans la rue. Mieux vaut sortir de la ville et nous retirer dans quelque bois voisin. Dès qu'il fera jour, je partirai à la recherche du palais de dame Dulcinée. Je lui dirai que vous êtes ici; enfin, je préparerai l'entrevue."

Sancho tremblait que son maître ne découvrit la fourberie qu'il avait commise en lui portant une réponse à la Sierra-Morena de la part de Dulcinée.

Don Quichotte, caché dans un bois de chênes, non loin du Toboso, ordonna dès le petit jour à son écuyer d'aller trouver sa dame; l'écuyer partit.

Il s'arrêta dès qu'il fut hors la vue du chevalier, voulant attendre longtemps avant de revenir, afin de faire croire à son maître que sa mission avait été laborieuse.

Enfin il vit venir du Toboso trois paysannes montées sur des ânes.

Il ne les vit pas plus tôt paraître, qu'il alla au grand trot chercher Don Quichotte.

"Tu m'apportes de bonnes nouvelles, mon enfant?" dit le chevalier.

— Si bonnes, répartit Sancho, que vous n'avez qu'à diriger Rossinante du côté de la plaine pour aller au-devant de dame Dulcinée. Elle vient vous voir avec deux demoiselles d'honneur.

— Que me dis-tu? Prends garde d'abuser mon cœur par une fausse espérance.

— Vous allez la voir de vos yeux. Ah! qu'elle est belle, monsieur, et que son habit est riche! Elle et ses deux suivantes reluisent d'or, de rubis, de diamants, de perles et de topazes. Les yeux m'en font encore mal. Leurs cheveux sont comme du soleil qui se joue dans le vent, et toutes trois sont montées sur trois superbes cavales, les plus blanches qu'on puisse voir.

— Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable; je te donne dès ce moment la dépouille du premier combat où tu me verras vainqueur."



C'était Sancho qui voulait voir son maître.

Nos héros arrivent sur le chemin. Don Quichotte n'y voit que les trois paysannes; il se retourne vers Sancho:

"Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville?"

— Comment! répond l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle?"

— Ah! pour le coup, (vneoi nes sur leurs ânes.

— Ah! pour le coup, en voici bien d'une autre! Je ne m'y attendais pas. Quoi! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois cavales blanches vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes!

— Je ne vois encore que trois paysannes. Je ne veux rien ajouter, vous êtes malade!"

— Sérieusement, je le crains; car je te jure que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme je l'ai dit.

— Eh bien! croyez-moi, gardez-en le secret: je ne vous trahirai pas, et venez toujours faire la révérence à la princesse."

A ces mots il met pied à terre, s'avance vers celles des paysannes qui était au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux et lui dit:

"O reine, duchesse de beauté, je sup-



Le clocher du Toboso.

plie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la Triste Figure que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence."

Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux, et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne toujours voir qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde; il n'osait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardent d'abord sans rien dire. Enfin celle que Sancho retenait lui répond avec humeur:

"Otez-vous de là; laissez-nous passer: nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bêtises."

— Ah! princesse! répond l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la fleur des chevaliers errants?"

— Veux-tu finir? reprend la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes? Mais voyez donc ces freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous! Ah! oui, par ma foi! ils ont bonne mine!"

— Sancho, dit alors Don Quichotte, lève-toi, mon fils, lève-toi; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction; vous, inno-

cente victime des cruels enchanteurs, qui ont osé cacher vos charnants attraits sous la figure d'une villageoise, daignez au moins m'honorer d'un regard.

— Tu nous ennues, réplique Dulcinée. Allons! hue! laissez-nous passer."

Sancho se leva et lui fit place, ravi dans son cœur d'avoir si heureusement réussi dans la comédie qu'il donnait à son maître.

A peine la prétendue Dulcinée se vit-elle libre, qu'elle piqua son âne à grands coups d'aiguillon, et le fit courir de toute sa force à travers le pré.

Le baudet, piqué plus qu'à l'ordinaire, allait par sauts et par bonds, donnant de grandes rondes. Il fit tat, qu'il jeta dame Dulcinée par terre.



Sancho tombe à genoux, et lui dit...

Don Quichotte court aussitôt pour la relever, pendant que Sancho remet le bât qui a tourné sous le ventre de la bête. Le bât raccommodé et sanglé, le chevalier veut aider sa dame enchantée, pour la remettre sur l'âne. Mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux et s'enfuit, légère comme un oiseau. Ses compagnes la suivent du même train: bientôt elles disparaissent.

"Eh bien, Sancho, dit alors l'infortuné Don Quichotte, que penses-tu de la malice des enchanteurs? Suis-je assez persécuté par cette maudite engeance! Les perfides, non contents de m'enlever le bonheur de voir Dulcinée, ont poussé la barbarie jusqu'à la transformer en une laide paysanne."

Le bon matois d'écuyer avait bien de la peine à s'empêcher de rire, tout heureux de s'en être tiré aussi facilement.

Ils remontèrent sur leurs bêtes et prirent le chemin de Saragosse. Mais les événements qui vont suivre devaient singulièrement retarder et prolonger le voyage.



Don Quichotte s'en allait tout pensif le long du chemin, préoccupé de la mauvaise plaisanterie que lui avaient faite les enchanteurs en transformant, sa dame en une paysanne de méchante mine et n'imaginant point quel remède il pourrait trouver pour la remettre en son premier état.

Ces pensées le préoccupaient tellement que, sans y prendre garde, il lâcha la bride à Rossinante. Le cheval, s'apercevant de la liberté qu'on lui laissait, s'arrêtait à chaque pas pour paître l'herbe fraîche qui croissait abondante en cet endroit.

"Seigneur, dit tout à coup Sancho, le désespoir ne sert jamais à augmenter le mal. Je ne vous reconnais plus. Allons, revenez à vous, prenez courage, relevez les rênes de Rossinante, ouvrez les yeux, et gardez cette fière allure qui convient aux chevaliers errants. Ce qui me fait le plus de chagrin, c'est de songer que dorénavant les géants ou les chevaliers vaincus que vous enverrez aux pieds de dame Dulcinée, auront beaucoup de peine à la reconnaître sous sa nouvelle figure. Je crois les voir, ces pauvres diables, courant les rues du Toboso comme des niais, demandant partout la princesse, qui leur passera devant le nez sans qu'ils s'en doutent."

— Il faut espérer, Sancho, que l'enchantelement ne s'étendra pas jusqu'aux géants que je pourrai vaincre. Mais pour en faire la preuve, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me rendre compte de leur voyage."

— Vous ferez très sagement; car il est bon de se rendre compte."



Il jeta dame Dulcinée par terre...

Don Quichotte allait répondre, lorsqu'il vit tout à coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Ce lui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui venait la Mort sous la figure d'un squelette humain, un ange avec ses grandes ailes une emperre potrant sur sa tête une belle couronne d'or; à leurs pieds, l'Amour enfant tenait son arc à la main. Il y avait encore un guerrier couvert de ses armes, et d'autres figures non moins singulières.

Notre héros, surpris, arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant Don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril, et se plaçant devant la charrette:

"Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez."

— Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens. Ce matin, jour de l'octave de la Fête-Dieu, nous avons joué, dans un village qui est derrière cette colline, la tragédie des Cortès de la Mort, et nous devons la jouer ce soir dans cet autre village qu'on voit d'ici. Comme c'est tout proche, et pour éviter la peine de nous déshabiller, nous faisons route avec les habits qui doivent servir à la représentation, afin d'être tout prêts en arrivant. Ce jeune homme fait la Mort, cet autre fait un ange, cette femme est vêtue en reine; celui-ci en soldat, celui-là en empereur, et moi en démon, à votre service; c'est un personnage fort important, et qui mène bien des intrigues, au théâtre comme dans le monde.

— Sur ma parole de chevalier errant, répondit alors Don Quichotte, j'avais d'abord cru que c'était quelque grande aventure qui m'était réservée. On a raison de dire qu'il faut se défier des apparences. Passez, passez, braves gens; allez jouer votre tragédie; car, dès mon enfance, j'ai aimé le théâtre et ceux qui en font profession."

Pendant qu'il parlait, un des comédiens, resté en arrière, rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu d'oripeaux de diverses couleurs et tout couvert de grelots: au bout d'un bâton, qu'il portait à la main, étaient attachées trois vessies dont il frappait vivement la terre, tandis qu'il agitait ses grelots en sautant. Cette vision fantastique épouvanta tellement Rossinante, que Don Quichotte fut incapable de le retenir. Il prit le mors aux dents et se sauva à travers la campagne avec plus de rapidité qu'on en pouvait attendre d'une pareille haridelle.



Que penses-tu de la malice des enchanteurs?

A SUIVRE

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par
HAROLD R. FOSTER

Le prince Vaillant a voulu consulter la sorcière Horrit dans l'espoir qu'elle le débarrassera des sortilèges d'Aleta, la jeune reine des Brumeuses. Mais tout ce qu'il obtient, c'est la répétition de l'ancienne prophétie "Tu ne trouveras nulle part le contentement."



Fort désappointé, Vaillant retrouve sa légère embarcation et s'éloigne...



Le roi Slligon attendait anxieusement son retour de ce dangereux voyage.



Vaillant lui raconte sa visite à la sorcière. "Si Aleta, lui répond Slligon, est aussi folle que tu le dis, la vision de son visage serait une bénédiction pour n'importe qui, excepté un idiot comme toi!" et la vieille canaille pousse un soupir de regret.



Le jeune homme demeure encore quelques jours dans cet endroit où s'était écoulée sa jeunesse... Les souvenirs reviennent nombreux... la pêche... la chasse... son père...



Mais le souvenir de son père éveille soudain en lui le désir de revoir son royal parent. Il agit sans plus tarder.



Trois ans ont passé depuis que le roi lui avait ordonné de rester à la maison... Et sans écouter, il était parti à l'aventure à travers le monde.



Chaque fois qu'il lui arrive de penser à la prophétie de Horrit, une vague de tristesse s'abat sur son cœur. Au loin une tour blanche apparaît soudain à travers les arbres. "La tour de Merlin!"

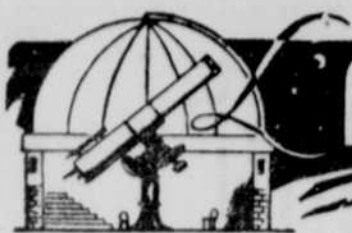


"Le grand magicien, Merlin Ambrosius, conseiller du roi Arthur, qui mieux que lui pourrait me conseiller en ce moment!" réfléchit le jeune homme.



Et Vaillant frappe—oubliant un instant l'originale disposition de la porte d'entrée de la tour... La semaine prochaine: LA SAGESSE DE MERLIN.





ASTRONOMIE

Adresser toute correspondance au Secrétaire,
PAUL-H. NADEAU, 275, rue St-Cyrille, Québec.

Les planètes sont-elles HABITABLES ?

Par M. André Danjon

Quatrième partie

Il nous reste à passer en revue les diverses planètes, en donnant pour chacune d'elles les résultats des observations.

La planète Mercure n'offre à l'analyse spectrale aucun indice d'atmosphère, ce qui ne saurait surprendre d'un astre de masse si faible, qui n'a pu retenir les molécules gazeuses dans son voisinage immédiat. Sa température, mesurée au point qui a le Soleil à son zénith, atteint et dépasse 300° centigrades. Vous savez que Mercure tourne toujours le même hémisphère vers le soleil, l'autre face restant plongée dans une nuit sans fin. La température de cette dernière face doit être de l'ordre de 100° à 150°. C'est donc seulement au voisinage de la ligne crépusculaire qu'on pourrait trouver une température supportable, mais cette ligne n'est pas fixe, à cause de la libration de la planète, qui peut atteindre 24° : les régions qui eussent pu sembler favorisées n'ont donc pas d'autres privilèges que d'être tour à tour brûlées et glacées.

Plus proche de nous, Vénus est la planète dont le diamètre et la densité sont les plus voisins de ceux de la Terre, mais sa température est probablement élevée; on a trouvé 50 à 60° centigrades sur la face exposée au Soleil. Il est vrai que la face opposée, dont la radiation est purement planétaire, est à 20°. On a démontré, par des observations spectroscopiques, que Vénus, comme Mercure, tournait toujours le même hémisphère vers le Soleil; son orbite est presque circulaire, et par suite, sa libration est très faible. Les régions de la planète qui ont perpétuellement le Soleil à l'horizon jouissent donc d'un climat assez semblable au nôtre; mais l'atmosphère de Vénus nous réserve des surprises.

On attribue habituellement la blancheur presque immaculée de Vénus, son albédo élevé à une couche de nuages, épaisse, permanente et continue, qui masquerait toujours son sol.

Lorsque la planète est en conjonction inférieure avec le Soleil, les cornes de son croissant s'allongent, au point de se rejoindre parfois en un anneau complet, et cette observation démontre l'existence d'un arc crépusculaire, indice d'une atmosphère assez dense. Or, cette atmosphère épaisse et nuageuse ne contient ni oxygène ni vapeur d'eau. Ce fait, annoncé il y a une quinzaine d'années par Saint-John et Nicholson, a été confirmé depuis lors par Adams et Dunham. Ces auteurs utilisaient, comme je l'ai déjà dit, des spectrographes assez dispersifs pour séparer les raies telluriques des raies planétaires.

En revanche, Adams et Dunham observèrent, en 1932, dans le spectre, infra-rouge de Vénus, trois bandes d'origine inconnue. Les spectroscopistes purent évaluer le moment d'inertie des molécules qui les produisaient, et ils en reconnurent bientôt la nature : les bandes de Vénus sont dues à l'anhydride carbonique. On chercha aussitôt à les reproduire au laboratoire, et l'on y parvint (du moins pour la plus intense), en observant le spectre d'une source dont la lumière traversait un tube de 45 mètres de longueur, rempli de gaz carbonique à la pression de 47 atmosphères. Cette même expérience a permis d'évaluer la quantité de gaz carbonique contenue dans l'atmosphère de Vénus au-dessus de la surface diffusante : elle équivaut à une couche de 3 kilomètres d'épaisseur sous la pression normale.

Si la surface visible de Vénus est constituée par des nuages, il y a plus encore d'anhydride carbonique au-dessous d'eux. Mais comment se représenter des nuages dans une atmosphère sèche ? L'idée que l'on se fait de la météorologie de Vénus n'est plus cohérente avec les faits. Il est possible d'expliquer l'intensité de la lumière diffusée par l'existence de fines poussières en suspension, la couleur de Vénus ne permettant pas de faire intervenir seulement la diffusion moléculaire.

A l'époque carbonifère, la teneur de l'air en gaz carbonique était plus élevée qu'aujourd'hui, mais ni l'eau ni l'oxygène ne faisaient défaut. La présence d'eau liquide en abondance est démontrée par la faune de l'époque, et par les phénomènes de charriage qu'on a notés sur les gisements houillers. Il serait donc inopportun d'établir un parallèle entre le climat actuel de Vénus et celui de notre ère primaire.

En résumé, il règne, en certains points de la planète, une température favorable à la vie, mais la recherche de l'eau n'a donné que des résultats négatifs. Nous ne pouvons donc, sans forcer les faits, affirmer l'existence d'êtres vivants sur Vénus, mais le doute reste permis. Quant aux hommes, ils n'y trouveraient ni à boire, ni à respirer.

La planète Mars est plus petite que la Terre, mais elle offre avec elle de nombreux points de ressemblance. Sa rotation diurne s'effectue en un temps voisin de 24 heures; les principales taches de sa surface sont permanentes, on a pu en lever la carte. Mars est soumis à un régime saisonnier, et ses régions polaires sont marquées par des taches blanches que l'on est habitué depuis longtemps à rapprocher de nos banquises polaires; analogie un peu forcée sans doute, puisque les calottes polaires de Mars fondent à vue d'œil en été, au point de disparaître complètement; ce sont probablement de simples couches de givre. Les taches foncées des régions tropicales ou tempérées sont verdâtres au printemps et en été; elles tournent fréquemment au brun ou au brun-rouge en automne. Cela n'évoque-t-il pas les teintes diverses que prennent nos forêts au cours de nos saisons ? J'ai même vu, en 1926, une petite tache carminée, dont la couleur était celle des vignes après la vendange. Quant aux régions les plus claires, elles offrent la teinte rosée du sable saharien.

Mais laissons là les analogies, et passons aux observations quantitatives. Leur résultat ne laisse pas d'être décevant. La température moyenne de Mars serait, suivant Pettit et Nicholson, de -23° cen-

tigrades. Au soleil levant, la température ne dépasse pas -60°, elle s'élève à midi sous les tropiques, aux environs de 0°. Les taches sombres seraient les régions les plus chaudes, puisque, aux basses latitudes, leur température maximum serait de 10°. Quant à la calotte polaire, sa température est de 70°.

L'atmosphère des planètes les protège du refroidissement. Pour que la température de Mars soit si basse, surtout la nuit, il faut qu'il soit privé de cette enveloppe calorifuge. En effet, les observations spectroscopiques les plus sensibles n'ont pas permis d'y déceler la moindre trace d'oxygène ni de vapeur d'eau, ni du reste d'aucun autre gaz. La recherche de l'oxygène a été faite sur la bande B, à une époque où la vitesse de Mars atteignait une douzaine de kilomètres par seconde. La conclusion des auteurs, Adams et Dunham, (1932-1933) est formelle : il n'y a pas, dans l'atmosphère de Mars, la millième partie de l'oxygène présent dans l'atmosphère terrestre. Les résultats sont moins nets en ce qui concerne la vapeur d'eau, parce que ses bandes d'absorption sont moins intenses que celles de l'oxygène, mais ils sont également négatifs : la présence de ce corps n'a pas été reconnue.

(à suivre)

André DANJON.

Directeur de l'Observatoire de Strasbourg.

LA BOITE AUX QUESTIONS

54 — A propos de la fête de Pâques ! La date en est fixée le premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps. Or, cette année, le printemps nous arrive le 21 mars, à 7 h. 3 m. du matin, tandis que la pleine lune est annoncée pour le 21 mars, à 5 h. et 8 m. du soir, c'est-à-dire après l'équinoxe du printemps. D'après cette règle, si elle est absolue, Pâques aurait dû être fixée au dimanche le 28 mars, et non pas au dimanche le 25 avril, i. e. après la deuxième pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps. Quelle serait donc la cause de ce qui paraît être une erreur ? P.-A. R. (Québec).

Réponse — D'après le Comput ecclésiastique, il aurait fallu que la Pleine Lune arrive le lendemain de l'équinoxe, pour que la fête soit célébrée le 28 mars. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici d'une lune astronomique, mais d'une lune moyenne théorique qui, d'après l'abbé Moreux, serait plus régulière et permettrait de déterminer la fête avec moins de possibilité d'erreur que le calcul d'après les tables astronomiques.

Il est assez curieux que les astronomes, qui ont déjà sondé les profondeurs de l'infini, n'aient pas encore réussi à déceler tous les mouvements de l'astre qui gravite le plus proche de nous. Il

ne faudrait pas croire cependant que le problème est négligé. Chaque occultation d'étoile, une spécialité qui est conseillée à tous les astronomes amateurs, sert de base à de nouvelles séries de corrections, et l'on peut entrevoir le jour où la fête de Pâques sera fixée d'après des calculs astronomiques, comme cela devrait être. A moins que l'on décide d'ici là de fêter Pâques à une date fixe.

***** □ *****

La maison de Cavelier de La Salle

(Suite de la première page)

son entreprise, la fermeté, le courage, une grande connaissance des arts et des sciences à le rendre capable de tout, un travail infatigable pour lui procurer un glorieux succès ; mais toutes ces belles qualités étaient balancées par des manières trop hautaines, qui le rendent bien souvent insupportable, et par la dureté envers ses subordonnés : ce qui lui attirait enfin une haine implacable et qui fut la cause de sa mort".

***** □ *****

Le bon roi

Le roi des Belges est la simplicité et la bonhomie personnifiées.

Un jour, vêtu simplement, il sort de son palais et voit un jeune soldat qui, mal dégrossi et rougeaud, arrivait sans doute récemment de la campagne. Quoique en sentinelle, le jeune rural avait une attitude fort peu militaire : il était, en effet, occupé à dévorer un énorme morceau de tarte aux prunes.

— D'où es-tu, mon ami ? demande le roi.

— Du pays de Liège. Mais vous, qui êtes-vous ? Militaire, probablement.

— Oui.

— Retraité ?

— Pensionné, mais devinez avec quel grade ?

— Capitaine ?

— Non, mieux.

— Major ?

— Non.

— Colonel ?

— Non.

— Général ?

— Non, mieux encore.

— Tu es donc le roi lui-même ?

— Oui.

— Dans ce cas, tiens un peu ma tarte, s'il vous plaît, pour que je présente les armes à Votre Majesté !

■■■■ HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ 7---Les Grecs

par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et reconstitutions de M. Golchon.

14---LA DECADENCE GRECQUE



117. — MORT DE PHILIPPE V

La bataille de Cynocéphales mettait fin à la suprématie de la Macédoine en Grèce. Flaminus solennellement proclamait l'indépendance de la Grèce. Ce furent des transports de joie et d'enthousiasme tels que le vainqueur dut se soustraire aux embrassements de la foule pour éviter d'être étouffé.

Pendant ce temps, Philippe, tout à sa douleur d'avoir été vaincu, ne songeait qu'à la revanche, mais, miné par son chagrin, et par des dissentiments intimes, il devait mourir sans pouvoir accomplir ses projets.



418. — PERSEE VAINCU A PYDNA

Son fils Persée voulant continuer l'œuvre de son père, sollicita sans succès l'alliance des rois de Thrace, de Bithynie, de Syrie, du sénat de Carthage, mais il resta seul devant son ennemi. Les Romains avaient désigné un de leurs meilleurs généraux, Paul-Émile, les troupes se rencontrèrent à Pydna. La phalange qui tout d'abord avait impressionné les Romains et Paul-Émile lui-même, vit ses rangs entamés et se trouva dans l'impossibilité de se reformer, elle fut anéantie. Persée se remit de lui-même aux mains de Paul-Émile, mais celui-ci devait l'envoyer mourir de faim en prison. La Macédoine fut déclarée libre et divisée en quatre républiques.

Souriez...

EN AFRIQUE

— Peut-on se baigner ici ?

— Certainement, Monsieur.

— Il n'y a pas de requins ?

— Non, Monsieur.

— Vous êtes certain ?

— Oui, Monsieur, les crocodiles les ont tous mangés.

CHANCEUX !

— Ah ! mon vieux ! Je l'ai échappé belle ! Figure-toi que je suis tombé d'une échelle de 12 pieds de hauteur.

— Et tu ne t'es rien cassé ?

— Non, heureusement, car lorsque je suis tombé j'étais sur le premier échelon !

RIEN D'URGENT

— Monsieur m'avait dit de ne le réveiller qu'en cas d'extrême urgence ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, Monsieur peut dormir tranquillement, il n'y a absolument rien d'urgent !

La langue française

CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société du Parler français.

A propos de maisons d'habitation

PINCES

Les pincettes sont de petites tenailles servant à différents usages dans les métiers, en chirurgie, etc. Ainsi, il y a des pincettes de forgeron, des pincettes de ligature, etc. La sorte de pincette qu'on emploie pour arranger le feu ne doit pas porter le nom de pincettes, mais bien celui de pincette ou de pincettes. Les deux se disent; pincettes est cependant plus usité. Ed. : La pelle et les pincettes de la cheminée.

ELECTROLIER, GASELIER

Ces mots, malgré leur terminaison française, appartiennent à la seule langue anglaise. En français, il faut employer les termes suspension, lustres, plafonniers ou appliques murales pour désigner les appareils d'éclairage à l'électricité ou au gaz, que nous désignons sous le nom d'électroliers ou de gaseliers.

BRAQUETTE

Nous donnons le nom de braquettes aux plaques fixées au mur et portant une ou plusieurs branches de candélabre. C'est là un anglicisme. Le terme français est applique murale, ou applique tout court.

SWITCH

L'appareil destiné à interrompre le passage d'un courant électrique dans un circuit conducteur et qui s'appelle switch en anglais, est un interrupteur. Il y a des interrupteurs rotatifs, des interrupteurs à pression, des interrupteurs à levier, des interrupteurs à ressort, etc.

FUSE

Le petit appareil qu'on intercale dans un circuit électrique pour protéger contre toute détérioration provenant d'un accroissement accidentel de l'intensité du courant, s'appelle en français coupe-circuit, et l'espèce de bouchon qui en fait partie et que nous désignons sous le nom de fuse est un fusible.

THREE-WAY

On connaît ces modèles d'interrupteurs qui permettent d'allumer et d'éteindre une lampe électrique de deux endroits différents. Nous les appelons souvent three-way, d'après leur nom anglais. Les Français leur donnent le nom d'interrupteurs va-et-vient.

SOCKET

Nous donnons ce nom à l'appareil qui sert à relier la lampe électrique aux fils conducteurs. Ce mot est anglais. Son équivalent français est douille. Il y a des douilles à clef, des douilles à chaînette, et des douilles sans clef ni chaînette dites douilles ordinaires.

PLUG

Encore un mot anglais à éviter. Le socle isolant, le plus souvent en porcelaine, que l'on fixe au plancher ou au mur pour y amener le courant dont on peut avoir besoin pour installer des lampes portatives, pour actionner des aspirateurs de poussière, etc., s'appelle en français prise de courant. Le petit appareil qui est fixé au bout des deux fils souples aboutissant à la lampe portative ou à l'aspirateur et qui porte deux broches pouvant s'engager dans la prise de courant est un bouchon de prise, ou une fiche.

GLOBE ELECTRIQUE

Le petit vase de verre qui renferme le conducteur d'une lampe électrique s'appelle lampe électrique, ampoule électrique, non pas globe électrique. Le verre d'une lampe est dépoli ou poli, et non glazé ni déglazé, mots qui viennent de l'anglais glazed. On peut dire lampe opaline pour lampe à verre dépoli.

Dimanche, 11 avril 1943

Le coin de l'horticulteur

Question. — L'été dernier, j'ai planté une "clématite" et deux rosiers grimpants, que j'ai eu soin de bien abriter contre les froids. On me dit que malgré les plus grands soins, on ne parvient pas à les conserver. J'ai planté aussi des "hydrangeas" à même le gazon; il me semble qu'ils ne marchent pas. Je ne les ai pas abrités contre les gros froids. Croyez-vous qu'ils auront du dommage. J'ai l'idée aussi de me procurer des "grimpants" pour cacher un vieux mur; je voudrais quelque chose de très vivace, qui résisterait à l'hiver. J'ai aussi des glaïeuls que j'ai préparés comme vous le disiez dans une de vos chroniques. Seroient-ils temps d'enlever toutes les feuilles? L'an dernier, je les ai paillés bien profondément, mais en quelques jours, les fleurs séchaient; que signifie cela? — Mme G. B., St-Jean-Baptiste de Rouville.

Réponse. — Je vous félicite; vous agissez sagement et tous les amateurs devraient faire de même, avant de se hasarder à un travail qui, très souvent, est voué à un échec. Renseignez-vous, il en coûte si peu. Pour votre "clématite", j'avoue qu'il est assez difficile, sous notre climat, de parvenir à les conserver. Quant à vos rosiers grimpants, si vous avez eu le soin de les bien abriter, vous réussirez sans doute à les sauver, à moins qu'ils ne soient placés dans un endroit très exposé au vent. J'ai déjà donné tous les détails concernant la protection des rosiers en hiver. Vos hydrangeas n'auront pas grand dommage, car cette plante est des plus rustiques; l'extrémité des tiges peut être affectée, mais une taille légère, au printemps, remettra tout dans l'ordre. Le "grimpant" le plus rustique est la "Virginia Creeper", vigne vierge que l'on voit partout dans nos jardins. Les grimpants ne demandent qu'un bon support, car ils ne s'agrippent pas d'eux-mêmes aux clôtures et aux murs. Ils résistent facilement à notre rigoureux climat. Une bonne taille, à l'automne, empêche la neige et la glace de les écraser. Vous aurez rapidement un beau mur de verdure. Pour vos "glaïeuls", il est temps d'enlever racine et feuilles, mais n'enlevez pas l'enveloppe actuellement; attendez à la veille de la plantation. Ayez soin de prendre les précautions nécessaires pour empêcher le "thrips" de dévaster en quelques jours tous vos glaïeuls. C'est probablement la cause du séchage de vos fleurs, l'an dernier. Si vous n'avez pas lu les renseignements sur la désinfection des bulbes de glaïeuls, je me ferai un devoir de les répéter pour le bénéfice de mes correspondants. Ecrivez-moi de nouveau. Merci de l'attention que vous portez à notre courrier; continuez à le faire assidument, conseillez à vos amis de faire comme vous et conservez bien toutes ces chroniques, elles vous seront d'une aide précieuse en tout temps.

Question. — J'ai deux "Cinéaires" et j'aimerais savoir quels soins leur donner. L'un a des fleurs et presque pas de feuilles; l'autre n'a pas de fleurs et il n'est pas très gros. — Mme P.-R. Québec.

Réponse. — Les "Cinéaires" réclament une culture très soignée. Vous devez surveiller les insectes, les prévenir en humectant le feuillage, mais pas les fleurs; les insectes se cachent sous le feuillage. Surveillez aussi l'arrosage; vous devez le faire régulièrement, sans trop d'excès toutefois. Placez-les dans une fenêtre bien ensoleillée, si vous voulez les garder beaux. Ces plantes vivent difficilement dans un appartement, où les courants d'air trop chauds ou trop froids sont très fréquents. La poussière leur est dommageable. Si, donc, vous voulez réussir, suivez attentivement, et chaque jour, l'état des racines par l'arrosage; les insectes et les courants d'air doivent être supprimés.

Maurice GAGNON, jardinier-horticulteur.

N. B. — Pour renseignements sur l'horticulture, adressez vos demandes à M. Maurice Gagnon, jardinier-horticulteur, a/s l'"Action Catholique", 3, Boulevard Charest, Québec.

La santé des dents

Le tartre

Le tartre est un dépôt calcaire qui se forme fréquemment sur les dents près des gencives. Ce dépôt calcaire est composé surtout de mucine et de chaux, substances contenues dans la salive. Des particules de nourriture, se mêlant au tartre, se collent aux dents.

Les dépôts de tartre sont dangereux: leurs bords tranchants blessent et font saigner les gencives et, parfois, repoussent tellement les gencives que les racines des dents sont mises à jour, et que les dents branlent dans leurs alvéoles. Si ces dépôts de tartre ne sont pas enlevés à temps, ils peuvent causer la pyorrhée. On doit donc se faire nettoyer les dents assez souvent par un dentiste.

Les dépôts de tartre les plus épais se forment sur la surface intérieure des dents du bas et sur la surface extérieure des molaires, parce que c'est à ces deux endroits de la bouche que la salive se forme.

La salive est sécrétée par trois séries de glandes: les sous-linguales, les sous-maxillaires, et les parotides. Les glandes parotides lorsqu'elles enflent, sont la cause de la maladie appelée "oreillons". La glande parotide laisse couler la salive dans la bouche par deux petites ouvertures situées près des molaires du haut, ce qui explique comment se forment les dépôts de tartre sur la surface externe des molaires.

Les glandes sous-linguales et sous-maxillaires déversent la salive sous la langue; de là les dépôts très épais de tartre sur la surface interne des dents du bas.

L'habitude de se brosser les dents deux fois par jour fait disparaître la plus grande partie des dépôts de tartre, mais cela n'est pas suffisant pour empêcher le tartre de s'accumuler.

Le tartre dentaire étant dangereux, il est très important de faire nettoyer ses dents par un dentiste, plusieurs fois par année. Cette bonne habitude enlèvera complètement le tartre pour un certain temps, et préservera les gencives de toute lésion.

La Commission d'Hygiène dentaire du Collège des Chirurgiens-dentistes de la province de Québec, 3632, avenue du Parc, Montréal, sera heureuse de répondre à toutes les questions qui lui seront posées relatives à cet article.



Aux amateurs d'antiquité !

Un artiste italien non dépourvu de talent s'était "spécialisé" dans l'imitation des chefs-d'œuvre de l'art italien, toscan et ombrien de la Renaissance. Il sculpta de la sorte des Crucifix, des Madones, des scènes religieuses, qu'il vendait au fur et à mesure à des amateurs, principalement américains.

Bientôt, il se vit couvert de dollars. C'est ainsi qu'un sarcophage attribué au ciseau de Mino Da Fiesole, et qui se trouve actuellement au musée de Boston, ne serait-il pas en fait le Corriera della Sera, que la reproduction, d'ailleurs fort minutieuse et intelligemment faite, due à l'ingéniosité de l'artiste en question.

SES PRIERES

Un prêtre, ayant rencontré dans les champs un jeune pâtre, lui demanda s'il faisait ses prières. Quelles prières dis-tu, mon ami ?

— Je ne sais pas lire, répond le pâtre, je dis seulement : Ainsi soit-il et je répète souvent ce mot dans la journée.

— Comment cela ? fait le prêtre surpris.

— On m'a dit que, dans le monde, il y avait des milliers et des milliers de prêtres, de religieux et de religieuses, dans les couvents, qui priaient. Ils savent bien prier et alors moi qui ne sais pas prier, je m'unis à eux et je dis au bon Dieu : Ainsi soit-il. Exaucez-les, je ne sais pas prier, moi, mais je vous offre les mêmes prières qu'eux.

XVI-Histoire de l'Eglise

Le pontificat de PIE X



393. — CONDAMNATION DU MODERNISME. UN PROFESSEUR PRETE LE SERMENT ANTIMODERNISTE.

A cette époque, les sciences bibliques, philosophiques et historiques étaient en honneur. Les recherches des anciens manuscrits, les études des inscriptions nouvellement découvertes donnaient occasion aux érudits, aux philosophes, aux théologiens protestants, de tirer des conclusions qu'ils tournaient contre l'Eglise catholique.

Pour lutter contre eux, des savants catholiques s'engagèrent dans les mêmes études; mais au lieu de leur opposer la doctrine et la science des anciens Pères de l'Eglise, ils adoptèrent leur méthode purement scientifique. En peu de temps, ils arrivèrent à cette conviction que les anciens dogmes ne pouvaient entièrement se concilier avec les nouvelles données de la science; ils les mitèrent honteusement et quelques-uns les abandonnèrent lâchement.

Les abbés Houtin, Loisy, Tyrrell, Murri, Fogazzaro et d'autres furent rappelés à l'ordre. Trois seulement parmi eux : Loisy, Tyrrell et Murri passèrent dans le camp des rationalistes. Les autres, après quelques hésitations, abandonnèrent ces études scientifiques.

En 1903, Mgr le cardinal Richard avait condamné les abbés Houtin et Loisy. Le 4 juillet 1907, le pape Pie X publia le décret "Lamentabili" condamnant 65 propositions modernistes. Enfin, le motu proprio du 1er septembre 1910 prescrivait le serment antimoderniste à tous les prêtres ayant charge d'âmes et à tous les professeurs.



394. — REFORME LEGISLATIVE ENTREPRISE PAR PIE X. UN TRIBUNAL ECCLESIASTIQUE.

La loi judiciaire de l'Eglise, appelée Droit ecclésiastique ou Droit canon, se trouvait jusqu'alors dispersée en de nombreux recueils, de plus, elle était rendue confuse par les anciennes coutumes des différents pays. Aussi, en prévision du concile du Vatican, les évêques d'Italie, de France, d'Allemagne, de Belgique, d'Amérique, avaient demandé qu'on établît les bases d'une codification. L'interdiction brutale de ce concile par la guerre de 1870 avait rendu impossible cette belle et utile entreprise. Pie IX et Léon XIII avaient déjà établi des commissions sur divers sujets. Le pape Pie X entreprit cette œuvre grandiose, et le 19 mars 1904, par l'encyclique "Ardum sane munus", il annonçait au monde catholique l'établissement d'un code précis; instituant une commission spéciale de cardinaux, s'en réservant la présidence; demandant aux évêques de lui venir en aide; mais se réservait le choix de consultants dans le clergé séculier ou régulier. Les recherches et les études demandèrent du temps.

Pie X, agissant en chef prévoyant, sut profiter des heureux résultats obtenus et sûrement définitifs pour en faire bénéficier immédiatement l'Eglise. Par le décret "Ne temere" le pape promulgua de nouvelles lois sur les fiançailles et le mariage. Par le décret "Maxima cura" il fixa les règles à suivre pour la nomination des curés ou leur changement. Enfin, il réorganisa les Congrégations féminines, et en créa de nouvelles pour éviter les conflits entre tribunaux.

Production de la maison G. MAZO 88, Boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

JEANNOT

L'INVINCIBLE

par **LYMAN YOUNG**

Registered U. S. Patent Office

